VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 3 Aout 1915 NUMERO 12

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la "WEST CANADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

VOTEZ

Deux ou trois jours nous séparent à peine de la votation. Le 6 août au soir, l'électorat manitobain aura scellé le sort de nos deux partis politiques et se sera donné pour quatre ans une administration provinciale. La campagne est plus acerbe et fiévreuse qu'on l'escomptait. Il n'y a pas eu une acclamation. Partout un candidat de l'opposition fait face à un candidat du gouvernement. Depuis une dizaine de jours l'on a discuté sur toutes les tribunes le programme de l'un et l'autre parti. On ne saurait dire qu'il en a jailli une lumière éblouissante et propre à déterminer le sens de nos votes. Comme aux premiers jours de la lutte nous en sommes encore réellement à une question d'hommes. Il s'agit de se choisir le moins mauvais gouvernement possible. Notre opinion peut paraître pessimiste à nombre de nos lecteurs, mais nous avons la profonde conviction d'être dans le vrai. Si, en temps électoral, c'est un devoir que de voter pour le meilleur parti, qu'il tienne sa supériorité de ses membres ou de son programme, dans une circonstance comme celle-ci, voter pour le moins mauvais des partis actuels n'est pas un devoir moins impérieux. Etant donné la quasi identité des programmes, l'on a à juger une question d'hommes. En pareil cas, il ne nous appartient pas de dire à nos lecteurs pour qui voter. Ils connaissent les candidats en présence, ils savent leurs antécédents, ils les ont entendus, ils ont même vu certains d'eux à l'oeuvre. Ils sont donc mieux venus que nous à faire leur choix.

Nous n'avons qu'un conseil à donner et ce conseil sera celui que nous donnions la semaine dernière. Votez, ne vous abstenez pas. Les partis peuvent ne pas vous plaire. Au point de vue national, ils ne nous offrent rien. Mais votez quand même. Profitez de votre droit de citoyens: si vous ne pouvez faire que la province ait un excellent gouvernement, vous pouvez au moins faire en sorte que le gouvernement qu'elle se donnera vendredi ne soit pas trop mauvais.

LES ECOLES D'OTTAWA ET DE L'ONTARIO

L'hon. P. Landry, président du Sénat, a adressé la lettre suivante à la **Patrie**:

A M. le directeur
de la **Patrie.**

M. le directeur,

Les journaux français de la province de Québec ont annoncé la récente nomination faite par le gouvernement de la province de l'Ontario de trois commissaires d'écoles devant remplacer les dix-huit commissaires des écoles séparées de la cité d'Ottawa, élus, ces derniers, par les contribuables de la capitale.

Ce simple fait pouvait être communiqué au public sans commentaires.

Vous avez cru devoir y ajouter les vôtres dans les termes suivants:

Les Ecoles d'Ottawa

"Le gouvernement d'Ontario vient de nommer une commission spéciale chargée de mettre fin aux difficultés qui paralysent en ce moment l'action des commissaires d'écoles séparées d'Ottawa. Cette commission prendra le contrôle absolu des écoles séparées et bilingues. Les nouveaux commissaires sont MM. Denis Murphy, d'Arcy McGee et A. Charbonneau.

"Ces trois citoyens qui sont très estimés dans la capitale et qui possèdent la confiance du public, sauront, espérons-le, rétablir l'harmonie et le calme où règnaient la désunion et l'agitation.

"L'on peut être convaincu que les nouveaux commissaires ne permettront pas que des injustices graves soient commises à l'égard des écoles séparées ou des écoles bilingues. Ils s'efforceront, au contraire, de donner satisfaction à toutes les parties, de fournir aux écoliers de langue anglaise et de langue française les moyens d'acquérir le plus de connaissances possible.

"Et il y a lieu d'espérer que tous les droits seront respectés."

(La **Patrie** du 23 juillet).

Permettez-moi, au nom des Français catholiques d'Ottawa, de protester contre un pareil article. Il ne rend pas justice aux nôtres et à la cause sacrée que nous défendons et que vous devriez défendre avec nous.

Lors du recensement paroissial fait en 1913, la cité d'Ottawa avait une population catholique de 38,709 âmes, divisée comme suit:

Population française 25,346
Population anglaise 13,363

Est-ce rendre justice à l'élément français de lui donner dans la nouvelle commission nommée par le gouvernement un seul représentant lorsqu'on en accorde deux à l'élément irlandais, et comment pouvez-vous espérer que cete flagrante injustice puisse être de nature à rétablir l'harmonie et le calme où régnaient la désunion et l'agitation.

Des 18 commissaires qui constituaient la commission des écoles séparées d'Ottawa et que le gouvernement vient si prestement de mettre de côté, 12 défendaient la cause des Canadiens-français et 6 seulement, celle de la population anglaise.

Par sa population comme par la représentation de celle-ci dans le corps des commissaires, l'élément français était de deux contre un.

Le gouvernement intervient, crée une nouvelle commission, dans laquelle l'élément français n'a plus qu'un seul représentant contre deux qui sont donnés aux anglais.

Croyez-vous que les Français vont baisser la tête et accepter une telle humiliation?

Voyons, M. Tarte, vous êtes canadien-français et, comme tel, vous ne pouvez avoir cet espoir que vous formulez, à savoir, que l'harmonie et le calme vont maintenant régner à la place de la désunion et de l'agitation.

Mais à cette harmonie et à ce calme il y a un empêchement plus grand encore que la partialité d'une telle nomination.

Il y a sa brutalité.

La législature de l'Ontario, à sa dernière session, a édicté cette loi néfaste et inconstitutionnelle qui permet au gouvernement de nommer à sa guise une commission spéciale de trois commissaires d'écoles et de la substituer à la commission régulière des 18 commissaires élus par le peuple.

Le peuple s'est choisi ses mandataires, le gouvernement intervient, annule le choix du peuple, et substitue trois de ses créatures aux 18 commissaires élus par le surffage populaire.

On a oublié, à Toronto, que la loi des écoles séparées de 1863, celle qui était en vigueur l'époque de la Confédération, donnait aux catholiques le droit de choisir eux-mêmes, par voix élective, les commissaires de leurs écoles séparées.

Ce droit est intangible protégé qu'il est par la clause 93 de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord.

Or, la loi de l'Ontario affecte ce droit d'une manière préjudiciable.

Elle est donc nulle.

Et c'est en face de brutalité législative que vous vous écriez: "Il y a lieu d'espérer que tous les droits seront respectés."

Non, monsieur, il n'y a pas lieu d'espérer.

Soyez sûr du contraire.

Nous allons recommencer la lutte, la lutte pour les droits des écoles séparées qui viennent d'être violemment attaqués.

Et dans cette lutte nous comptons sur le concours de tous les amis de la justice et plus spécialement sur le vôtre. Vous avez un journal à votre disposition. Votre titre de Canadien-français vous fait un devoir de marcher avec les vôtres et mettre au service de vos compatriotes de l'Ontario toute l'influence, les talents et les moyens que Dieu vous a donnés.

Alors et alors seulement vous pourrez vous écrier: "Il y a lieu d'espérer que tous les droits seront respectés."

Veuillez croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments,

Philippe Landry,
Président de l'Association Canadienne-française d'Education de l'Ontario.

P. S. — Je viens de lire votre premier-Montréal de samedi. Il est de nature à créer un doute dans l'esprit de vos lecteurs sur la sagesse d'en appeler au Conseil Privé du jugement que vient de rendre la Cour d'Appel de l'Ontario sur la difficulté scolaire.

Il va même plus loin et tente de décourager ceux qui croient de leur devoir de porter devant le plus haut tribunal de l'Empire une cause que les cours de l'Ontario ont décidée contre les prétentions de nos frères de la province voisine.

Est-ce bien généreux de votre part, après avoir cité un article d'un journal d'Ottawa de conclure comme suit:

"Un appel au Conseil Privé ouvre le champ à deux alternatives: ou le jugement final reconnaîtra le bien-fondé des revendications des nos compatriotes d'Ontario, et alors la minorité de la province-soeur sera dans la même posture que la minorité du Manitoba, qui attend encore une application généreuse de l'arrêt du tribunal souverain; ou l'appel sera renvoyé et ce sera fait pour jamais des droits que réclament nos concitoyens."

J'ai déjà entendu cet argument.

Il m'a été fait à Ottawa par un personnage haut placé qui le tenait lui-même de l'un des meneurs irlandais les plus en vue de la Capitale.

Voici quelle fut ma réponse:

"On vous a dit, Excellence, que nous finirons par avoir dans Ontario ce qu'on a infligé aux catholiques du Manitoba.

"On a oublié une chose: c'est que la lutte que nous faisons aujourd'hui est faite en vertu de la sous-section 1 de la section 93 de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, et non en vertu de la sous-section 3 du même acte.

"Le Manitoba demandait une législation rémédiatrice; nous demandons, nous, que la loi (d'Ontario) soit déclarée inconstitutionnelle. Si la loi est déclarée inconstitutionnelle nous gagnons sur toute la ligne. Notre remède est un remède légal. Celui que le Manitoba a obtenu était un remède de purement politique laissé aux mains du Parlement, c'est-à-dire aux mains d'une majorité hostile qui s'est figée dans son indifférence au lieu de mettre à exécution ce que l'Empire Britannique lui-même avait décidé par la sentence rendue par le Conseil Privé.

"La différence entre les deux situations jaillit des textes mêmes de la loi, qui ont été invoqués dans l'un et l'autre cas, et si le malheur qui est tombé sur les catholiques du Manitoba semble menacer les nôtres, ou doit leur échoir, c'est parce qu'on aura divisé les catholiques en deux camps au nom de la langue et qu'on se sera servi des deux pour les anéantir l'un après l'autre."

Je n'ai plus entendu parler du fameux argument qui dénotait une ignorance profonde des deux causes que l'on voulait comparer l'une à l'autre.

Mais voici que vous lui donnez, dans les colonnes de votre journal, la plus bienveillante hospitalité.

Ma réponse reste la même: l'argument ne vaut absolument rien.

Vous terminez votre article par le conseil suivant:

"Ceux qui dirigent la lutte en faveur des écoles bilingues feraient en tous cas bien de réfléchir avant d'arrêter leur ligne de conduite future, en ne perdant pas de vue que s'ils vont en appel et perdent, c'est toute la cause du français dans l'Ontario qui sera irrémédiablement perdue."

Je vous sais gré d'un conseil que vous donnez si gratuitement et en retour je vous prie de croire qu'il ne sera pas oublié.

Pour calmer vos craintes et pour gagner votre bon vouloir en faveur d'une cause si éminemment franaise, laissez-moi vous dire, qu'en ce qui me concerne du moins, ma détermination bien arrêtée est de soustraire cette cause aux influences et aux exigences de la politique et de travailler pour son triomphe sans dévier d'une ligne du noble devoir que m'a imposé la confiance de mes compatriotes.

Donnez-moi la main et marchons dans les mêmes rangs. Je vous le demande au nom même de la cause que tous deux nous avons intérêt à défendre.

P. L.

Québec, 26 juillet 1915.

NOTION DU DROIT

. . . .
. . . .

Un second préjugé trop fréquent de nos jours est ce qu'on pourrait appeler la superstition de la légalité.

A Dieu ne plaise que je veuille par la moindre parole, et dans la moindre mesure, entamer ou diminuer le prestige et l'autorité des lois. Les lois justes, même simplement humaines, positives et déterminatives à différents degrés des principes de morale et d'économie sociale, ont droit au respect, à la déférence et à l'obéissance. Quant aux lois injustes et contraires soit aux intérêts de Dieu et de la religion, soit aux intérêts moraux et aux libertés naturelles des particuliers ou d'un groupe social quelconque, elles n'imposent par elles-mêmes aucun devoir de conscience et elles ne méritent **en soi** aucun acte de soumission. Et invoquer dans ce cas, contre les victimes du pouvoir, le titre très respectable de la légalité, c'est tout simplement jongler avec les mots et jouer insidieusement à la tyrannie.

Et c'est en vain que pour justifier cette illégalité on allègue, en pays constitutionnel, l'opinion favorable de la majorité des électeurs et le suffrage décisif de la majorité des législateurs.

Ce raisonnement n'est autre que celui de la force s'insurgeant contre le droit. Force mécanique ou force numérique: c'est la même injustice draconienne à l'égard d'une minorité qui doit sans doute, en certaines matières économiques et administratives, subir de bon gré l'influence prépondérante du parti le plus nombreux, mais qui ne peut ni ne doit renoncer à certaines libertés inaliénables. "Je soutiens, s'écriait Montalembert, se faisant l'avocat d'une catégorie de citoyens opprimés, je soutiens que s'il ne restait en France que cinquante catholiques, leurs droits, leurs croyances, leur autorité paternelle ne devraient pas être moins inviolables qu'à l'époque où le pays et ses lois étaient leur domaine exclusif."

Voilà la voix de la justice, de la vérité et du bon sens.

* * *

Nous avons tenu à mettre sous les yeux de nos lecteurs cet extrait du magistral article de Mgr Paquet sur la notion du droit.

C'est la loi, dit-on, et alors on n'ose plus rien.

C'est la loi, parfait, si elle est juste, mais pas du tout si elle est injuste. Une loi injuste n'est pas une loi quoiqu'on en dise, et elle n'a aucune valeur pour lier la conscience.

C'est bel et bien le fait de notre loi scolaire.

Le plus haut tribunal de l'Empire a dit au gouvernement du Manitoba: "Votre loi est injuste, "vous avez commis une injustice "que vous devez réparer."

Et le gouvernement de Manitoba n'a rien réparé. Sa loi n'est pas une loi, n'a aucune valeur pour nous lier.

Il y aura des soi-disant dévots à la loi qui vont peut-être faire mine de se scandaliser de ces paroles, nous leur demandons avant de se scandaliser d'examiner un peu la conduite du gouvernement à l'égard de la décision du conseil Privé d'Angleterre et après cela, ils voudront bien nous dire où se trouvent les véritables contempteurs de la loi. Une tyrannie peut parfois être supportée patiemment par ceux qui souffrent, mais jamais elle ne doit être reconnue comme le bien et la loi par des hommes de coeur.

Ceux qui ont le souci de la véritable paix d'un pays doivent enlever de son organisme toute loi tyrannique, car à moins d'avoir affaire à des esclaves, le moment doit nécessairement venir où des hommes de coeur ne tolèreront plus semblable atteinte à leurs droits constitutionnels, et à leur dignité d'hommes libres. Il n'y a qu'une voie ouverte vers une paix stable, c'est le respect des droits de toutes les classes de citoyens. Le plus tôt nos gouvernants auront compris cette vérité en la réduisant en pratique, le plus tôt ils auront fait acte d'hommes sages et soucieux de la vraie prospérité de notre pays.

VANTARDISE D'ORANGE!

Au lendemain du 12 juillet, le **Montreal Daily Star** publiait les deux notes suivantes:

"Les Orangistes du Canada ont 16,000 de leurs membres au front et plus de 200,000 se sont enrôlés dans les régiments volontaires du Canada, selon les déclarations faites au cours de discours patriotiues prononcés aux pique-nique des Orangistes d'ici célébrant l'anniversaire de la bataille de la Boyne."

"Owen Sound, Ont., 13. — A la réunion orangistes qui a été tenue ici hier, l'honorable T.-S. Sproule, président des Communes et Ancien Grand Maître de la Grande Loge de l'Amérique Britannique, a vertement tancé les membres des loges orangistes parce qu'ils ne répondaient pas avec empressement à l'appel pour des volontaires et parce qu'ils ne contribuaient pas volontairement aux oeuvres patriotiques entreprises par les loges."

Qui a raison, les vantards de la première dépêche ou le docteur Sproule? Nul doute, le docteur Sproule. Les Orangistes d'ici ne valent pas mieux que ceux de l'Ulster. Tout comme leurs frères d'Irlande, ils se battent, qu'on nous pardonne l'expression "avec leur gueule".

UN DUEL EPIQUE EN PLEIN CIEL

Du **Gaulois**:

Ils sont extraordinaires nos officiers, nos soldats. Ils ne se contentent pas d'être des "poilus" à trois poils, des héros. Ils s'amusent aussi à être des poètes.

Je viens de lire l'impression écrite par un lieutenant de cavalerie, aviateur, à la suite d'un combat aérien où il a abattu un albatros. Des journaux de province ont publié ce récit. Il est palpitant. Il est à la fois terriblement réaliste et magnifiquement idéal. Il déborde de vie. Il vous fait assister à une lutte épique. Il tient le coeur serré, angoissé par la passion du combat et du danger, haletant devant les péripéties de ce duel. La littérature pure ne peut atteindre à des effets pareils. C'est de la vie, de la vie la plus ardente, intensifiée, observée à travers un coeur calme et enregistrée dans un cerveau de poète.

Le morceau total figurera certainement dans une anthologie des chefs-d'oeuvre après la victoire. J'en veux donner quelques extraits.

A travers la notation précise, mathématique, de tous les détails de la reconnaissance et de la manoeuvre, exécutées par le fin oiseau **Morane-Lioré,** surgissent tout à coup les visions subites des choses et les impressions qu'elles laissent sur le film de la pensée.

5 h. 30 du matin.

L'altimètre marque 1,800 mètres. La brume est épaisse, mais à 2,000 mètres elle cesse brusquement. Le coup d'oeil est féerique. Cette brume ensanglantée par l'aurore tranche brutalement sur le haut du ciel, suivant une ligne sombre presque noire, absolument horizontale. Au-dessus, l'atmosphère est limpide, de couleur pure, d'un bleu vert très léger. Nous survolons la ville. Elle apparaît lointaine avec la masse tragique de sa cathédrale mutilée...

Aurons-nous la chance de rencontrer seulement un aviatik?

Puis c'est la recherche et l'inspection du ciel:

J'aperçois très loin de nous, et plus haut, une minuscule petite chose qui se déplace, un aéroplane! Français? Allemand? Entre le pilote et moi il n'y a pas d'acoustique pour parler. Il faut hurler si l'ont veut s'entendre. Je crie à tue-tête: "Allons voir." P... a compris. Je vois son casque s'incliner plusieurs fois à petits coups de haut en bas pour dire: "Oui": nous changeons notre ligne de vol. Nous prenons en chasse la petite chose noire.

Où allons-nous?... Nous restons dans nos lignes. Ca va bien! Si nous démolissons le gibier convoité, nous pourrons aller le ramasser.

6 h. 10. C'est un Allemand! Pas de doute! J'ai vu. Biplan. Fuselage plein. C'est un allemand. Penché sur l'épaule du pilote, je crie: "Aviatik!" Il a entendu, le casque a dit: "Oui!" Je me sens transporté d'une joie immense. C'est une ivresse.

Puis c'est la minutie de la vérification de tous les détails utiles, pour la préparation du combat:

... Ca va. Tout est paré. Non! Encore un point à régler! Il me reste à communier avec mon pilote. Il faut qu'il sache que nous pouvons marcher, que je suis décidé, autant que lui peut l'être, jusqu'au bout, jusqu'à la fin. Il faut qu'une grande confiance mutuelle s'établisse entre nous. Je me penche sur son épaule et lui crie dans l'oreille très fort: "Ne mollissons pas!..." Il a entendu. Le casque dit: "Oui" avec énergie. Je devine le sourire.

Puis suivent les péripéties du combat:

Quelle distance nous sépare? Cent, cent cinquante mètres peut-être... Je ne sais... Minute poignante, inoubliable. Réellement je sens bondir mon coeur avec force... Une grande confiance est en moi. Je suis sûr du résultat. Nous l'aurons! Lentement, je viens d'épauler, bien décidé à ne tirer qu'au tout dernier moment, pour être sûr. L'avion ennemi est là à notre droite, un peu plus bas que nous. Le vent de l'hélice a tendance à rejeter ma carabine, je dois la maintenir avec force... L'appareil allemand, qui est un albatros à queue triangulaire, semble se rapprocher de nous à une allure vertigineuse. Allons-nous le rencontrer? D'un bond, P... relève son Morane. L'albatros, en coup de vent, vient de passer juste en dessous... L'avion ennemi est maintenant à notre gauche, à une quarantaine de mètres. Vite, j'arme de nouveau.. P... exécute un virage sur l'aile. Les tendeurs sifflent. De nouveau, nos deux appareils se rapprochent à une vitesse effroyable. Au bout de mon guidon, je distingue la tête du pilote allemand. Une secousse! Je ne vois plus la tête... Ah! la voilà encore. J'ai tiré... Les deux avions sont en pleine vitesse. Comme ils se croisent, ces deux vitesses s'additionnent. C'est à plus de 200 kilomètres à l'heure que nous nous rencontrons.

... Nous sommes toujours chez nous. Sus au Boche! Pour la première fois, l'observateur nous apparaît. Grâce à l'habileté de P... il est resté jusqu'à présent hors de cause, dans l'angle mort caché par le plan supérieur. Nettement, je devine qu'il va tirer... Le bruit de leurs fameuses mitrailleuses... Bien joué. D'un coup d'aile merveilleux de sang-froid, P... a cabré son appareil et décrit un quart de volte... Le plan supérieur de l'albatros s'interpose encore comme un écran implacable.

Et le duel continue. On en suit les phases, le coeur oppressé:

"Je viens de tirer juste à l'instant où l'albatros passait sur nous, à trois mètres à peine. Un éclair! Vite, je me penche à gauche. Le voilà avec sa vitesse de météore. Pan! Je redouble, comme à la chasse... L'albatros est de nouveau sur nous. J'ai à peine le temps de voir... Soudain P... lève un bras en l'air et hurle quelque chose. Je ne puis retenir un cri de triomphe. L'avion ennemi pique terriblement vers le sol. Penché sur l'aile droie, il semble glisser, désemparé. L'hélice est presque arrêtée."

C'est la victoire, et la descente presque à pic pour ramasser le gibier abattu.

"Une joie immense est en moi."

Alors, le héros redevient poète, et il note avec des touches saisissantes le kaléidoscope des impressions qui galopent sur l'écran de son cerveau:

"Nous décrivons un orbe splendide, et passons à vingt mètres au-dessus de l'albatros, arrêté... Les deux Allemands lèvent les bras. Ils sont prisonniers. Les fantassins du village voisin accourent.

Ma tête tourne, mon coeur bondit. J'ai envie de pleurer. La vie est belle. Je suis vivant... De tous côtés, dans un éblouissement de soleil, je devine comme une chose imprécise: une ruée formidable, une ruée de cavaliers bleus, de piétons noirs, rouges, d'autos trépidantes.

Allons... c'est bien vrai. Nous avons abattu un albatros!

* * *

Et c'est avec une simple carabine que ce lieutenant-aviateur s'en est allé combattre l'albatros à mitrailleuse. Le combat de David et de Goliath! Quelle magnifique vaillance! Nos aviateurs sont toujours victorieux dans leurs combats aériens. Prenons garde que la rage des Boches n'essaye de se venger en sabotant notre fabrication.

Ces grands experts en espionnage emploient tous les moyens, surtout ceux qui sont infâmes.

Seuls nos monoplans sont assez rapides pour donner la chasse aux avions allemands. Ne négligeons point d'en fabriquer, sous le prétexte qu'ils sont délicats à monter. La cavalerie proscrit-elle les chevaux de pur sang parce qu'il est plus difficile de rester dessus? Nous n'avons qu'à confier nos monoplans aux artistes qui sont capables de les manier.

Le lieutenant vainqueur a été décoré, et son héroïque pilote a reçu la médaille militaire. C'est bien la récompense que méritait ce magnifique exploit. Le récit en est presque impersonnel, simple et très modeste dans l'exposé de ce qu'il y a d'héroïque dans cette prouesse. Seule, la notation des impressions ressenties à la manière de secousses électriques, revêt un caractère extrêmement personnel et atteint à la beauté d'une peinture saisissante. Après avoir salué le héros, on peut féliciter en lui le poète.

Général Cherfils.

JOURNAUX DU FRONT

Voici une liste de journaux qui se publient dans la tranchée. On verra, par leurs titres, qu'ils sont moins que tristes:

Rigolboche, "le plus fort tirage du front entier; capital: 1 sou par jour; siège social ambulant"; — l'**Echo... rit... dort,** "boyautant et antinévralgique"; le **Petit Echo du 18e territorial,** "seul journal relié par fil spécial avec le terrain de combat"; le **Cri de guerre,** "officiel et intermittent, dont l'abonnement est remboursable en courage et en bonne humeur"; le **Tourne-boche.** "seul quotidien hebdomadaire de France, paraissant tous les quinze jours"; l'**Echo de Ravin,** "le plus répandu dans le secteur 16"; le **Poilu,** "journal des troglodytes, paraissant quand et où il peut"; l'**Echo des gourbis,** "journal anti-périodique des boyaux du front"; le **Poilu Grognard**; l'**Echo des Guitounes,** "économique, intermittent et gratuit; direction: face aux Boches"; la **Gerbe,** "paraissant à temps, quand on l'a"; **Marmita**; le **Télé-Mail,** organe des sapeurs télégraphistes"; le **Troglodyte,** "ce journal ne peut être décrié"; la **Girouette de Montmartre,** "seul journal se censurant lui-même".

Et combien d'autres encore ignorés!

"ENFIN, JE VOIS, JE CROIS..."

Lettre d'un adjudant cantalien, du ...e régiment, à sa soeur:

"Aucune force au monde ne peut éloigner les dangers qui nous menacent. Il ne nous reste aucune autre ressource que Dieu. Prions-le avec tout notre coeur, avec toute notre âme. En lui seul est l'espoir. Ah! ma chère soeur, si je parle ainsi, c'est qu'enfin je vois, je crois. Mes jours d'hôpital m'ont permis la réflexion, le retour en moi-même, et, Dieu aidant, j'ai reconnu mon erreur. Et maintenant j'adore ce que j'ai brûlé et je brûle ce que j'ai adoré, et tout cela sans arrière-pensée, parce que je suis bien sûr de connaître la vérité. Aujourd'hui même je me suis confessé et demain je vais recevoir la sainte Eucharistie. Il y avait quatorze ans que cela ne m'était arrivé. Et de le faire me procure une grande joie, une immense espérance. Je suis maintenant prêt à vivre comme à mourir en Dieu. Et c'est vivre que de croire en Dieu.

"Pour calmer tes chagrins, pour trouver l'espérance, fais comme moi, ma chère soeur, crois et espère. Dieu ne nous abandonnera pas, et si quelqu'un de nous disparaît dans la tourmente, que ce soit en bon chrétien pour aller au ciel. Quelle erreur a été la mienne! Pardonne-moi tout ce que je t'ai dit contre Dieu: c'était faux et j'en suis bien repentant. J'ai encouru une grande responsabilité. Que le poids de mon erreur ne retombe pas sur moi! Donc, crois et dis aux frères et à tous de croire. Aide-moi à réparer.

LE COIN DES DAMES

IL n'est pas prudent pour certaines personnes de sortir sans parapluie par le temps qui court: un nuage a vite fait de crever, et puis... pour beaucoup ça doit être un désastre. Vous allez voir!

L'autre jour en revenant chez moi, je longeais une rue très fréquentée de Winnipeg, et je m'aperçus tout à coup que je prenais plaisir à chercher les figures féminines qui me paraissaient exemptes de tout "maquillage"... Savoir compter jusqu'à dix — mettons jusqu'à vingt pour ne pas exagérer — aurait suffi je pense pour la besogne... C'est alors que j'examinai le ciel avec inquiétude. Car je me faisais un tableau de ce que deviendraient sous un orage violent, ces joues rougies par le fard, ces bouches carminées et tous ces yeux allongés d'un coup de crayon, et pas toujours tracé de main de maître. Dites-moi que je suis méchante; mais, vrai, j'aurais ri de tout mon coeur s'il m'eût été donné de voir un tel spectacle... Mais le ciel était pur; et moi, je fus dégoûtée. Je pris donc une rue plus déserte tout en réfléchissant sur le temps considérable qu'on perd en futilités.

Bientôt je vois sortir d'une maison plutôt d'aspect sombre, une jeune fille, presqu'une enfant, toute pimpante dans sa toilette claire, qu'elle paraissait fière d'étaler comme de montrer, sans honte. Son minois qu'on aurait pu croire joli à l'aide d'un Rayon X — car la couche de cosmitiques était dense.

Je m'approche d'un petit bonhomme à la physionomie ouverte — mais sale, mon Dieu! et mal vêtu — qui jouait pas loin de là. Je lui demande s'il connaît la jeune personne qu'il regarde s'éloigner. "C'est ma soeur", me répond-il d'un air triste. Dans sa petite tête d'enfant, peut-être se faisait-il un travail douloureux, car dans ses grands yeux bleus on y lisait la peine de se voir délaissé, et aussi la honte de voir sa tenue, à lui, si peu soignée auprès de celle qui s'en allait sans lui avoir fait seulement un geste d'amitié. Il se demandait, comme moi, sans doute, pourquoi la grande soeur n'avait pas songé à la toilette du petit frère, avant de partir. Il eût été préférable, n'est-ce pas, qu'elle passât moins de temps à se rendre ridicule et qu'elle s'occupât du pauvre enfant.

Je hâtai le pas vers la maison, avec de l'amertume plein l'âme, songeant à mon petit homme aux grands yeux tristes. J'aurais voulu qu'il fût mon petit frère!

Combien de ces analogies et pis encore on voit chaque jour!

C'est pitoyable, ma foi, de voir des créatures du bon Dieu passer des heures à se refaire le visage devant un miroir, et négliger pour cela des obligations les plus sérieures.

Il n'y a pas de mal à vouloir paraître le moins laide possible, — en restant soi pourtant — mais il y en a, ce semble, à vouloir corriger ou changer ce que Dieu a fait. Si l'Auteur de tous les bien vous a donné la beauté, amies lectrices, soyez-en reconnaissante sans fausse gloire, vous souvenant que c'est un bien passager. Quand on n'est pas favorisée de ce côté-là, on ne le sait pas, en tout cas, Dieu connaissant la fragilité humaine, savait que pour beaucoup la beauté eût été un écueil pour leur salut. Il faut rendre grâce à sa miséricordieuse bonté.

Mais n'allez pas faire comme une naïve jeune fille qui demandait à son confesseur: "Mon Père, est-ce un péché que se croire belle?" Il pourrait vous répondre aussi en vous enlevant toute illusion: "Non, mon enfant, ce n'est qu'une erreur."

J'ai une petite cousine, très jolie blonde aux yeux bleus, qui me disait un jour: "Jacqueline, je voudrais bien avoir des yeux noirs!" Tant il est vrai qu'on n'est jamais satisfait!

Qu'on ne soit donc pas vaine au point de changer le ton de sa chevelure et de... ses joues. Ce sera une grande fatigue d'évitée et autantde moments qu'on pourra disposer pour les autres. Croyez qu'on n'en sera que mieux aux yeux de nos semblables et surtout aux yeux de Dieu qui sait punir la sotte vanité, et aussi récompenser la vertu.

Soyons donc contentes de notre sort. Et si nous ne sommes pas telles que nous le rêverions, consolons-nous en pensant que ce qui est poussière retournera en poussière. L'âme seule demeure. Il importe donc d'en prendre grand soin et de travailler à l'orner tous les jours davantage; et nous n'y arriverons qu'en autant que nous aurons oublié ce "corps de mort".

Jacqueline des Erables.

QUESTIONS ENFANTINES

Le soleil de l'été est bienfaisant et les longues soirées à la campagne sont délicieuses avec le bon air frais et ces bonnes senteurs des prairies et des bois.

Cette chaleur qui donne la vie aux arbres et aux fleurs n'est pas si bonne pour les petits bébés. Dans nos grandes villes, ce soleil qui darde, sans pitié, ses rayons sur les rues et sur les maisons, réchauffe tellement l'atmosphère que la nuit n'apporte aucune fraîcheur.

Le grand monde endure assez facilement ces grandes chaleurs de juillet et d'août, mais ce sont nos chers petits bébés qui souffrent le plus. Aussi en 1914, dans une grande ville des Etats-Unis, quatre mille (4,000) bébés moururent de cette maladie de l'été qui enlève tant d'enfants des bras de leur mère.

Imaginez-vous 4,000 berceaux vides et 4,000 mères pleurant et regrettant ces chers petits aimés!

Le point essentiel est de prévenir plutôt que de guérir et la nourriture du bébé pendant ce temps chaud de l'année doit être surveillée avec sollicitude. Le bébé qu'on élève à la bouteille doit avoir du lait **pasteurisé**, car le lait ordinaire est souvent un poison pour l'enfant. Quand il fait bien chaud le bébé n'a pas besoin autant de nouriture, mais il doit boire beaucoup plus et de l'eau fraîchement bouillie doit être souvent donnée.

Il faut penser que le bébé ressent la chaleur plus qu'une grande personne; aussi doit-il être légèrement habillé.

Dans les grandes chaleurs, on doit donner, matin et soir, un bain au bébé. Essayez ce procédé et vous trouverez comme le cher petit dormira bien.

La première chose à faire quand le bébé commence à renvoyer est de cesser toute nourriture et de ne lui donner que de l'eau d'orge ou de l'eau bouillie, en attendant que votre médecin vous dise ce qu'il faut faire.

Avec de bons soins et une diète suivie, je ne vois pas pourquoi la mortalité chez nos bébés ne diminuerait pas pendant l'été.

Gertrude.

DE LA MODE

La vogue du coton prend d'énormes proportions. A part de la question d'économie qu'il faut bien considérer par ces temps de guerre, il y a que les robes fraîches et légères, en étoffes de coton, sont bien agréables à porter pour les journées chaudes.

Il est tentant et facile de confectionner ces robes d'été à la maison, mais il faut songer aussi que c'est un devoir pour nous de donner du travail à nos couturières et celles qui peuvent le faire sans que leur budget en souffre diminueront ainsi le chômage de nos petites ouvrières. Ainsi il vaut mieux n'avoir qu'une robe et la faire faire que d'en avoir deux ou trois de son aiguille. C'est un moyen comme un autre de faire la charité.

* * *

Le retour des modes, qui charmèrent nos grand'mères, donne un renouveau de vogue au fichu. Pour une toilette sombre, un fichu genre Marie-Antoinette lui donne tout de suite un petit ton frais et gai.

* * *

Une robe pour fillette d'une coupe fort simple mais d'une nouveauté indéniable est la robe russe. Elle comprend une jupe à trois pièces, s'évasant vers le bas et tombant en formant des godets et un corsage qui ferme sur le côté est réuni à la jupe sous la ceinture. Un col droit est de rigueur pour cette toilette.

* * *

Pour les heures de récréations, il n'y a pas pour les enfants de costume plus pratique que celui d'importation américaine qu'on appelle garçonnière (rompers). Sa confection demande bien peu de travail et on peut employer du coutil ou de la percale avec un tissu d'une teinte plus sombre pour le col, les manchettes et la ceinture. Les petites filles comme les petits garçons portent des costumes de ce genre.

RECETTES

Salade au Saumon

Ingrédients. — 1 boite de saumon; 1 tasse de céleri haché; 2 oeufs bouillis durs; 1 tasse de mayonnaise; olives; feuilles de laitue.

Préparation. — Extrayez l'huile du saumon, enlevez les os et la peau. Mélangez avec une fourchette, ajoutez le céleri, un oeuf dur haché fin, puis la mayonnaise.

Ornez le plat avec des olives et les feuilles de laitue.

* * *

Mayonnaise

Ingrédients. — 4 cuillerées à soupe de beurre; 1 cuillerée à soupe de farine; 1 cuillerée à soupe de sel de céleri; 1 cuillerée à soupe de moutarde; 1 cuillerée à soupe de sucre; 1 tasse de lait; ½ tasse de vinaigre ou le jus d'un citron; 3 oeufs; une pincée de poivre Cayenne.

Préparation. — Mettez le beurre dans un vaisseau, ajoutez la farine et brassez jusqu'à ce que cela soit bien lié, faites attention de ne pas brunir; ajoutez le lait et laissez jeter un bouillon. Mettez votre vaisseau au-dessus de la vapeur, battez ensemble oeufs, sel, poivre, sucre et moutarde, puis ajoutez le vinaigre ou le jus de citron. Brassez cela jusqu'à ce que ça bout et devienne épais.

* * *

Pouding à la Reine

Ingrédients. — 4 tasses de mie de pain; 4 tasses de lait; 4 jaunes d'oeufs; 1 cuillerée à thé de beurre; l'écorce râpée d'un citron; 1 tasse de sucre.

Préparation. — Trempez la mie de pain dans le lait, laissez-la devenir molle; battez les jaunes d'oeufs, le sucre et le sel ensemble, puis ajoutez au pain et au lait avec le beurre et le citron. Mélangez bien le tout ensemble et faites cuire dans un fourneau bien chaud. Quand il est cuit mettez de la gelée dessus ou bien une glace avec les blancs d'oeufs et une demi-tasse de sucre.

PROPOS DU MEDECIN

(Le **Devoir**)

Si j'avais à parler, sans me dédoubler, aux nombreuses jeunes filles qui quittent à l'heure présente nos académies et nos couvents pour faire leur entrée dans le monde, voici, en peu de mots, ce que je leur **dirais:**

Vous avez le droit d'être fières, mesdemoiselles, de vos succès et de vos lauriers. Ils témoignent de votre talent, de votre travail et de votre persévérance à l'étude. Ils sont l'un des meilleurs pronostics de bonheur pour l'avenir. Vous le savez: l'air réjoui avec lequel vous accueillez ma parole le prouve.

N'empêche qu'à travers vos sourires et sous vos couronnes, je saisis la pensée qui déjà commence à creuser sur vos fronts la ride légère qui vous donnera, demain, avec vos cheveux fraîchement crêpelés et votre robe longue, un petit air soucieux de grande personne.

C'est que vous êtes à l'âge où l'on fait sa vie, et vous désirez que cette vie soit large, extensible. Vous voulez, du plus grand des biens, la plus large part. En un mot, vous voulez devenir quelqu'un, jouer dans le monde votre personnage.

Ambition, réflexion, décision, tout cela est un peu de votre âge, et aucune d'entre vous n'a été sans se dire, dans le cours de l'année qui vient de finir: "Il faut que je poursuivre mes études au delà de l'école. Il faut que je vive ma vie."

Et vous avez parfaitement raison.

Ce serait une grave erreur de croire qu'un certificat de compétence académique doit être le dernier effort intellectuel de la femme canadienne-française.

S'il en était ainsi, à quoi servirait tout ce rouage admirable des oeuvres post-scolaires, qu'à grand'peine et qu'à grands frais, les gouvernements et les âmes d'élite de chaque pays s'appliquent à fonder et s'étudient à perfectionner pour continuer, longtemps encore, après la sortie de l'école, l'embellissement de l'âme, de l'intelligence, du coeur et du caractère des adolescents?

A l'école, vous êtes devenues des jeunes filles instruites; votre jugement s'est perfectionné; vous avez acquis une certaine profondeur de pensée qui, déjà, fait opposition à la frivolité et à la légèreté d'esprit que l'on déplore chez beaucoup de femmes de nos jours.

Mais ce n'est que "le fond". Il vous reste à le bêcher, à l'ameublir, à l'ensemencer des connaissances diverses, les unes indispensables, les autres accidentelles, selon vos aptitudes et vos goûts, toutes utiles et même nécessaires pour donner, plus tard, à votre caractère de femme canadienne-française, son cachet national particulier.

Victoir Duruy, qui fut ministre de l'Instruction publique sous le second Empire, était accoutumé de dire: "Il faut faire des hommes et non pas seulement des bacheliers."

Cette parole s'applique tout autant aux femmes qu'aux hommes.

Chez nous, grâce à Dieu, l'on commence à comprendre qu'il y a d'autres choses à faire, pour nos filles sortant des académies et des couvents, que d'agrandir les salons et d'allonger les veillées. Mais peu de parents encore s'appliquent à développer le goût du **perfectionnement** social de leurs enfants. Il n'y a guère d'entraîné dans le mouvement que les jeunes gens et les jeunes filles plus perspicaces que les autres, dont le bon vouloir et l'esprit d'initiative savent vaincre les préjugés des familles et leur faire comprendre que lorsque les études sont finies, les études ne font que commencer.

Mesdemoiselles, le premier conseil que je vous donne, c'est d'apporter, d'ici, assez de bon vouloir et de perspicacité pour comprendre vous-mêmes, d'abord, que lorsque les études sont finies, les études ne font que commencer.

Pénétrées de cette idée, vous la prêcherez autour de vous-mêmes sans vous en apercevoir. Vous la prêcherez en vous mettant dès demain, dès aujourd'hui, à la recherche, à la conquête des qualités qui vous manquent encore pour reconstituer tout à fait, dans votre ensemble si gracieux, le prototype de la femme canadienne-française.

Vous garderez votre piété, ce souffle embaumé de la vertu s'exhalant de vos pas, de votre maintien, de vos sourires, de vos regards, de vos étonnements, de vos surprises, de vos rougeurs! Cette piété là, il suffit de la garder telle qu'elle est pour qu'elle se développe d'elle-même, de plus en plus.

Vous développerez ensuite le trésor de votre santé. Le premier devoir d'une jeune fille, a dit quelqu'un, c'est d'être bien portante. Mot profond d'une remarquable vérité.

La santé décide presque toujours du caractère de qui que ce soit. Bien portante, la jeune fille est gaie, d'une gaieté communicative, qui se prête sans se donner. Faible et souffrante, elle devient chagrine, irritable, attristant tout le monde de son morne aspect.

Et la façon la plus pratique de garder votre santé sera tout d'abord d'éviter dans vos accoutrements la renaissance du paganisme et de l'indécence publique que les modes étaient en train de consacrer, quand la guerre est venue jeter un voile de crêpe et de sang sur les excentricités et les décolletés des boudoirs, des salons et de la rue.

Fières de vos vertus et soucieuses de votre santé personnelle, vous serez naturellement portées à vous enquérir des causes de désagrégation des familles et de leur désunion parfois scandaleuse. Vous verrez bientôt que deux grands fléaux déciment notre population: la mortalité infantile et l'alcoolisme.

Ne vous attardez pas à jeter des fleurs sur toutes les petites tombes qui passent. Tous vos loisirs seraient pris. Prenez conscience plutôt de ce que vous êtes, les femmes, les mères de demain, et apprenez, sans scrupule, mot à mot, avec intelligence, le rôle que vous aurez demain à remplir, et en attendant d'être vraies mères soyez les bonnes petites mères des bébés de vos mamans.

Et bien avant que l'heure pour vous ne sonne de songer à la fondation d'un foyer qui vous appartiendra, sachez que tous vos efforts pour constituer un foyer aimable, une famille moralement et physiquement saine, sont frappés d'avance de stérilité, si le mari de vos rêves est un alcoolique.

Sachez bien que l'on peut être alcoolique sans être ivrogne. Sachez que le nombre de ceux qui, de nos jours, sont alcooliques sans le savoir, sans s'en douter, est légion.

Ces vérités élémentaires, la masse de nos femmes canadiennes-françaises les ignorent. La femme dont le mari n'entre jamais ivre déclare avec conviction que **son homme ne boit pas.** Si les enfants meurent de méningite, s'ils ont des convulsions qui les laissent estropiés de corps et d'esprit, s'ils n'apprennent rien à l'école, s'ils ont le caractère difficile et de mauvais instincts, elle ne sait pas que c'est la suite inévitable des "**petits verres**" de son homme qui ne boit pas.

Mesdemoiselles, vous apprendrez toutes ces choses, anfin que le poids de l'amour ne soit pas seul à peser les qualités et les défauts de celui qui ne se présentera, de prime abord, que comme la personnification de l'idéal rêvé.

Enfin, pour dire que j'ai touché un peu à tout, vous vous appliquerez à devenir de bonnes femmes de ménage et de bonnes cuisinières. A quelque rang social qu'une femme appartienne ,il ne lui sied pas d'ignorer l'une ou l'autre de ces choses. Elle ne peut être vraiment l'âme du foyer qu'à ces conditions.

Je viens de tracer un programme post-scolaire. Comment le réaliserez-vous?

En vous adonnant aux oeuvres paroissiales diverses qui existent maintenant dans presque toutes les paroisses de Montréal:

En ne manquant jamais d'assister à l'une ou l'autre des conférences pour l'instruction des mères, et pour la sauvegarde du peuple, sans tenir compte de l'éloquence ou de la médiocrité de ceux qui les font, vous attachant simplement à bien comprendre les vérités hygiéniques et sociales qu'il est de mise, aujourd'hui, et de nécessité, d'être enseigné par des laïques avertis et de bonne volonté;

En élargissant le cadre de vos affections, de votre sollicitude et de vos ambitions au-delà du cercle de la famille;

En aspirant à être d'autre chose dans la vie que des objets de luxe;

En développant, en un mot, toutes vos forces, toute votre âme, tout votre esprit, tout votre coeur, tous vos sentiments, pour pouvoir donner la pleine mesure de vos capacités à l'homme dont vous serez la compagne, au foyer dont vous serez la joie, à la famille dont vous serez la mère, à la société dont vous serez le charme, à la nation canadienne-française dont vous êtes à la fois le rempart, les gardiennes et le soutien.

Joseph Gauvreau.

L'HEROISME FEMININ

A l'hospice de Termonde

J'ai entendu, écrit M. René Bazin, raconter un souvenir de Termonde, la vieille petite ville qui a été bombardée neuf fois par les Allemands, qui est détruite aux trois quarts, dont pas une rue n'est intacte, qui avait 9,000 habitants et n'en a plus que 2,000.

Je ne saurais dire si c'est après le premier bombardement, ou après le deuxième, ou après le troisième. Il importe peu. A Termonde, il y avait un hospice de vieillards, près d'une des portes, et, pour soigner des vieillards, des religieuses d'une communauté locale, fondée au moyen âge, et qui n'avait jamais interrompu, depuis lors, l'oeuvre de charité. Le commandant de la place, un Allemand furieux, fait appeler la prieure, et lui mettant, en guise de salut, son revolver sur la poitrine:

—Hors d'ici! Et vite!

Elle, je la vois comme une dame pâle, qui a une ample robe et, sur le front, un hennin léger. Elle répond, comme une mère, qui défend d'abord les enfants:

—Pas sans mes vieux! Je ne peux pas les laisser!

—Hors d'ici! J'ai ordre de brûler, je vais brûler!

—Je ne peux pas les quitter.

—Alors, emmenez-les!

—J'en ai de si infirmes et malades qu'ils ne marcheront pas.

—Vous croyez que je vais vous fournir des voitures? Je vais brûler! J'ai l'ordre!

Après quelques minutes, il fut convenu que la prieure emmènerait tous les valides, hommes et femmes, et que l'officier mettrait à l'abri les impotents. Les préparatifs ne furent pas longs. On se hâta d'habiller quelques pensionnaires qui pouvaient encore remuer les jambes. Pendant ce temps, des soldats transportaient, dans des lits, ceux des vieillards qui ne pouvaient se lever et les réunissaient dans un préau, à l'entrée de l'hospice. C'est là qu'on se dit adieu. Le cortège des valides, soutenus ou accompagnés par les religieuses, traversa le préau, franchit la porte, s'avança au milieu des soldats en armes et se dirigea vers la campagne. Au moment où elle allait quitter sa maison, la prieure vit accourir une de ses filles les plus jeunes. Les incendiaires ricanaient sur la place.

—Ma Mère, nous n'avons plus d'aumônier, ils l'ont emmené: ne pensez-vous pas que le bon Dieu ne m'en voudrait pas si j'emportais moi-même le ciboire?

Un signe de la tête lui permit de courir une dernière fois à travers les salles du couvent. Moins d'un quart d'heure après, sur la route qui va vers Gand, des pauvres, des estropiés, des demi-aveugles, des exténués, en files étroites, prenant la droite du chemin, s'en allaient avec leurs dames du moyen âge. Car les deux tiers de la voie étaient couverts de nouvelles troupes qui arrivaient dans Termonde. La poussière montait jusqu'au dessus des arbres, mais elle devenait rouge, de plus en plus, et rouge aussi le visage des hommes. Vers la moitié du groupe des fugitifs, une religieuse toute jeune allait seule, sans soutenir personne, les deux mains en croix sur sa poitrine, les paupières abaissées, si grave et si contente qu'un officier d'Allemagne comprit, et salua de l'épée.

En arrière, l'incendie avait été bien allumé, et l'aumône de plusieurs siècles brûlait entièrement.

L'INDESIRABLE ACCENT ET LA BELLE HISTOIRE

Un ancien financier qui se fit jadis des mines d'or en France en vendant le papier de celles du Transvaal a gardé de ses origines un déplorable accent **poche**. Dans son somptueux hôtel, il a organisé un hôpital complémentaire. Récemment, un "poilu" est transporté chez lui, atteint gravement à la tête et plongé dans le coma. Cependant le chirurgien le sauva et le propriétaire de l'hôpital se trouvait là quand notre blessé rouvrit les yeux pour la première fois:

—Eh pien! mon carçon, dit obligeamment le vieux mineur, fous foilà saufé; ça fa, ça fa...

Le soldat, effaré de ce langage et voyant le profil:

—M...! Je suis prisonnier!

Le plus amusant, c'est que l'histoire est rapportée par l'hospitalier lui-même, qui ajoute avec un fin sourire:

—Ces plessures au grâne ont des gonséguences pien sineulières!

NOUVEAUX VERBES ALLEMANDS

Le **Telegraaf** dit qu'on pourrait conserver dans la langue allemande le souvenir des principaux héros (?!) de la guerre actuelle en replaçant certains verbes par leur nom patronymique.

Voici quelques exemples de verbes nouveaux que le journal hollandais voudrait faire adopter:

Incendier une ville: **Menteuffeln** (en souvenir de la destruction de Louvain);

Tuer femmes et enfants: **Zeppelinen;**

Extorquer de l'argent: **Bissengen;**

Vendre la peau de l'ours: **Dernburgen;**

Rester bouche bée: **Tirpitzen;**

Manque le coche: **Beseteren** (d'après l'envahisseur d'Anvers évacuée);

Renier sa signature: **Bethmannen.**

On pourrait y ajouter:

Perdre la boule: **Wilhelmen;** perdre la partie: **Bülowen.**



Pour Lire au Foyer le Dimanche

LE SOIR D'UN BEAU JOUR

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Qui de vous, amis lecteurs, n'a été témoin d'une de ces belles journées d'été, alors que le soleil, tout radieux, parcourt sa carrière, en répandant sur la terre sa chaleur bienfaisante, puis se couche dans un nuage de pourpre et d'or! Le calme et la sérénité qui accompagnent la fin d'une de ces journées que nous aimons tant, n'est-ce pas là une image frappante de cette paix d'âme avec laquelle le juste attend l'heure qui va lui faire goûter le repos qu'a mérité sa vie si pleine de bonnes oeuvres!

Jamais ces mots du poète ne reçurent une application plus heureuse qu'à l'innénarrable scène dont furent témoins ceux qui assistaient aux derniers moments de notre bien-aimé et regretté archevêque et père, Monseigneur Langevin! La douce résignation, la confiance en Dieu, l'esprit de foi qui animèrent ses derniers moments édifiaient tous les assistants et mêlaient des larmes de consolation aux sanglots de la douleur.

Oui, ce fut bien là une mort enviable, ce fut bien là le soir d'un beau jour qui avait été toute sa vie consacrée au service de Dieu et de la Patrie, sa vie si courte et pourtant si pleine. Des voix éloquentes ont dit quelles furent les qualités du coeur et de l'esprit de cet illustre archevêque. Mais il est un titre qui perpétuera à jamais la mémoire de Mgr l'Archevêque: c'est celui d'ami et de défenseur de la jeunesse. L'histoire nous dit que Sa Sainteté Pie X fut le pape des petits enfants; elle nous dira aussi que Mgr l'Archevêque fut l'évêque des petits enfants. Pie X en ouvrant bien grandes les portes du tabernacle aux petits, a défendu leurs âmes contre les erreurs du jansénisme; Mgr Langevin en luttant partout pour conserver aux petits le droit de prier Dieu dans leur langue maternelle, s'est à jamais acquis ce beau titre de défenseur de la jeunesse. Aussi quel spectacle que ces milliers de petits se rendant sur le parcours où devait passer la dépouille mortelle de leur protecteur, pour y adresser un dernier adieu!

C'est bien là la mémoire du coeur!

F. V.

LE CUISINIER ET LE VIEUX "BLEU"

Un "poilu" des cuisines s'en allait, par un boyau en zigzag, porter une pesante marmite de soupe aux camarades de la tranchée d'avant. Dans le zigzag, il se heurte à un autre "poilu", un vétéran vêtu comme lui d'une capote de soldat.

—Qu'est-ce que tu fais là, espèce de bleu, à suivre le boyau? Aide-moi donc à porter ma marmite et nous monterons sur le rebord pour couper au plus court!

Le vétéran, docile, monte sur le rebord avec son copain, prend avec lui l'anse de la marmite, et voilà nos gens en route, sans souci d'une balle possible.

—Et puis, tu ne diras pas, vieux bleu, que tu m'as aidé à porter la marmite: je me ferais eng...!

On arrive à la tranchée. Tous les hommes saluent le vétéran, qu'ils semblent connaître.

"—Qui qu't'es donc? demande à son compagnon le cuisinier ahuri.

—Je suis ton général", répond simplement le vétéran.

La réponse secoua plus rudement le cuisinier que ne l'eût fait l'éclatement d'une bombe à côté de lui, car le vétéran n'était autre qu'un général extrêmement énergique et très aimé de ses hommes, qu'il a conduits glorieusement au feu dans les plus récents combats du Pas-de-Calais.

NE VOUS DECOURAGEZ PAS!

Je me rappelle qu'étant à Rome, je me trouvais dans la cellule si simple du grand et saint cardinal Vivès. Il me demanda des détails sur ma vie parlementaire, et je lui dis: "Eminence, j'ai combattu tant que j'ai pu; mais nous n'arrivons à rien, nous sommes toujours vaincus; nous faisons oeuvre inutile". Alors, il m'arrêta en s'écriant: "Ne dites jamais cela. Tenez, j'ai connu bien des missionnaires avant d'être ici; j'ai passé ma vie avec eux; j'en ai vu qui étaient des hommes d'une haute intelligence, d'une grande sainteté, qui passaient leur vie à souffrir; ils n'aboutissaient à rien. Ils sont morts sans avoir fait une conversion; ils avaient bien le droit de se dire qu'ils avaient fait une oeuvre inutile. J'envoyais d'autres missionnaires pour les remplacer, faisant bien leur devoir, mais avec moins d'intelligence souvent et moins d'héroïsme que leurs prédécesseurs et cependant les conversions pleuvaient autour d'eux. Celui qui avait opéré les conversions, c'était le mort, et le vivant ne faisait que récolter ce que l'autre avait semé".

Les apôtres ont dit aussi: Nous sommes des serviteurs inutiles. Soyez des serviteurs inutiles comme les apôtres. Vous ne verrez peut-être pas la moisson, qu'importe, si la moisson lève; vous aurez fait l'oeuvre de Dieu et cela seul doit vous suffire et vous satisfaire.

Laissez-moi encore vous rappeler un autre souvenir. Dans ce même voyage à Rome, je fus reçu par le Pape. Je n'oublierai jamais, c'est pour moi un souvenir ineffaçable, la bonté qu'il me témoigna. Dans la conversation — c'était à la veille de la Séparation — je le vis tout à coup comme affaissé. Il me décrivit tous les obstacles qui se dressaient sur sa route; il me démontra pour ainsi dire l'impossibilité avec les moyens humains de faire triompher dans ce siècle le catholicisme, et il finit par me dire: "Oui, j'ai tout contre moi!" Et je voyais comme un poids épouvantable courber ses épaules. Subitement, je vis s'illuminer son regard; il se redressa et levant la main vers son crucifix, il me dit: **J'ai tout contre moi, mais celui-là est avec moi!** Et il dit cela avec une énergie et une volonté telles que je me suis toujours rappelé son regard et que j'ai compris cette force, cette volonté, cette intelligence qui va toujours plus haut et qui finira par nous sauver et par sauver le monde avec l'Eglise.

Courage donc et ne disons jamais que nous sommes des vaincus. Non, c'est un mot qu'il ne faut pas prononcer; on n'est vaincu que lorsqu'on a capitulé, on n'est vaincu que lorsqu'on a déposé les armes. Nous tenons toujours les armes dans les mains et nous savons nous en servir. Nous avons le Christ avec nous et nous remporterons la victoire à la condition toutefois que nous sachions la mériter.

De Lamarzelle.

CE QUE COUTE LA GUERRE

M. Edmond Théry vient d'évaluer le total des dépenses causées par la guerre et afférentes au premier exercice (août 1914—août 1915). D'après ses calculs, ce total serait:

Pour les nations alliées: 46 milliards.

Pour les Austro-Allemands: 37 milliards.

Encore ne s'agit-il que des dépenses militaires, proprement dites, de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et de l'Autriche.

Bien que la dépense des Alliés paraisse plus forte que celle de la Double-Entente si on la compare à la population, elle est proportionnellement plus faible. Au cours de la première année de guerre, l'Autriche et l'Allemagne auront dépensé plus de 6 pour 100 de leur capital, et les Alliés moins de 5 pour 100.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LE PROGRES DE L'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE

L'**Annuaire de statistique générale de la France** donne d'intéressants renseignements sur la situation respective de l'enseignement primaire d'Etat et de l'enseignement primaire catholique pendant l'année scolaire 1912-1913.

On constate en premier lieu que les écoles catholiques sont passées de 12,880, en 1907-1908, à 13,462 en 1912-1913. Entre ces deux dates le nombre des écoles de l'Etat passait lui-même de 68,762 à 69,633. C'est donc pour l'enseignement catholique que l'augmentation a été proportionnellement plus forte.

Le nombre des maîtres de l'enseignement catholique était, en 1907-1908, de 35,710, il s'élevait à 37,375 en 1912-1913, pendant que le nombre des membres de l'enseignement d'Etat était passé de 117,335 à 122,607.

Pour les élèves, la progression est encore plus probante, 996,268, en 1907-1908, 1,067,256, en 1912-1913, pour l'enseignement catholique, 4,603,773, en 1907-1908, 4,601,995, en 1912-1913, pour l'enseignement d'Etat.

Le nombre des élèves a donc diminué dans les écoles sans Dieu alors qu'il a sensiblement augmenté dans les écoles catholiques. Voilà des résultats encourageants pour les catholiques. Ils permettent de bien augurer de l'avenir de l'enseignemnt primaire catholique en France.

CONTRE L'ALCOOLISME EN ANGLETERRE

Il y a quelques semaines Lloyd George déclarait dans un discours sensationnel que le plus grand ennemi de l'Angleterre dans la guerre actuelle était non pas l'Allemagne, mais l'alcool. Dans la Grande-Bretagne, comme ailleurs, l'alcool, est un grand fléau national. Il a été donné à l'Angleterre d'en faire la douloureuse constatation dans cette guerre. Elle a vu ses ouvriers retarder la fabrication des armes et des explosifs si rigoureusement exigés par cette guerre plutôt que de renoncer à leur petit coup. Non seulement cela avait-il un caractère répugnant et révoltant dans les heures tragiques que vit l'Angleterre, c'avait aussi un caractère déloyal et de trahison nationale.

Combien grave est ce danger pour l'Angleterre, on en peut juger par le pressant appel que les archevêques anglicans de Cantorbery et d'York ont, conjointement avec le cardinal Bourne, adressé à la nation anglaise: "Voulant, disent-ils, suivre l'exemple sans précédent donné par Sa Majesté, nous désirons convaincre ceux sur lesquels nous pouvons avoir de l'influence, du devoir qui leur incombe de participer volontairement à la discipline et au sacrifice que la nation doit s'imposer, en s'abstenant de toute boisson alcoolique pendant la durée de la guerre. C'est un acte que nous devons tous à nos braves soldats, à la patrie et à Dieu."

Presssant et grave appel, mais qui malheureusement semble avoir été peu entendu.

LES FRUITS DE L'ECOLE NEUTRE

Déjà des partisans de l'école neutre, c'est-à-dire de l'école athée d'où Dieu est banni, par les pouvoirs civils, qui savent observer, ont douloureusement confessé la faillite totale de leurs idées. La première génération des écoles neutres a tant bien que mal vivoté moralement sur l'acquis religieux de ses pères. Mais la seconde et la troisième privées d'un pareil capital religieux donnent leurs fruits. Et ce sont des fruits de mort, comme on le constate aux Etats-Unis.

Récemment une revue catholique offrait à ses lecteurs les remarques suivantes qui ne sauraient manquer d'impressionner fortement nos lecteurs et d'ancrer plus profondément en eux la volonté de donner à leurs enfants une excellente et complète éducation religieuse.

En 1903, parmi les délinquants de la Pensylvanie, 350 avaient fréquenté l'école publique, 5 les écoles privées; en 1904 la proportion était de 406 contre 8; en 1908 542 contre 2.

Dans les autres Etats les proportions sont à peu près semblables. Il est vrai que le nombre des écoles neutres est considérable en regard des écoles paroissiales. Cependant on compte aux Etats-Unis 5,000 écoles paroissiales environ fréquentées par 1,500,000 enfants. Devant ces résultats M. Eliot, ancien président de l'Université Harvard, déclare que le pays est désenchanté des résultats de l'éducation populaire.

En 1912, M. Taft disait que l'éducation religieuse est la meilleure garantie du bonheur des élèves.

Le pasteur protestant Talmage a avoué que l'Eglise catholique est la seule en Amérique qui ait résolu convenablement le problème des enfants dans les écoles paroissiales.

Le président de l'Université Clark a dit: "Quoique protestant, je suis "persuadé que le succès de l'éducation morale de la jeunesse n'est pas con- "venable sans l'élément religieux. Aujourd'hui je donne raison aux catho- "liques qui affirment que c'était une méprise que de séculariser l'école d'une "manière telle, et la voilà devenue un foyer d'impiété."

GENERAUX CATHOLIQUES

On ne saurait trop souligner le rôle de toute première importance joué par les généraux catholiques français dans la guerre actuelle. Evincés de l'armée ou privés de tout avancement depuis quelques années par un gouvernement hostile, ils ont eu une grandiose revanche dès les premiers mois de la guerre. Libre d'agir à sa guise, le général Joffre a mis à la retraite nombre de nullités qui devaient leur avancement à leur radicalisme et leur a substitué des catholiques notoires. A ce sujet le **Messager du Sacré-Coeur** publiait récemment l'intéressante note suivante: Elle met les choses au point pour ce qui concerne les croyances des généraux français et de plus fournit d'intéressants renseignements sur le commandant en chef des troupes italiennes.

"La France catholique est fière d'une pléïade de grands généraux aussi ardents catholiques que grands capitaines. Ils ont sauvé la France et comme le constate M. Barrès, on nous laisse trop ignorer leurs exploits.

"D'autre part l'amour de la vérité nous oblige à revenir sur nos dires précédents. Le général Joffre respectueux du catholicisme et très bienveillant pour ses généraux catholiques, baptisé catholique et fils d'une admirable mère chrétienne reste encore étranger à nos pratiques religieuses. On doit dire à sa louange qu'il a procédé aux nominations militaires avec un souci exclusif et loyal de la valeur des hommes. C'est ainsi qu'ont été promus aux premières places les généraux: Foch, de Maud'hui, d'Urbal, de Castelnau, Franchet d'Espérey, de Langle de Cary. Une revue vénézuliène nous apprend que tous les grands généraux français, moins un: le général Sarrail, sont catholiques pratiquants. Aux noms déjà cités, elle ajoute les noms suivants: Pau, Manoury, Bangère, Dubail.

D'après **Il secolo del S. Cuore de Bologne,** le général Cadorna, chef de l'Etat-major italien, est un excellent catholique qui va toujours droit le chemin que lui indique sa conscience. Il ne dissimule point sa foi, aussi a-t-il été accusé de cléricalisme parce qu'il est catholique pratiquant. Un autre général italien sur qui repose l'espérance de la victoire italienne, le général Porro, est aussi un croyant et un pratiquant. Il est sous-chef d'Etat-major."

LA MESSE QUOTIDIENNE

Si vos devoirs d'état réclament tout votre temps, votre place n'est pas à la messe chaque matin; cette exhortation ne s'adresse pas à vous. Ce serait une dévotion fort mal entendue que d'abandonner les vôtres au moment où ils ont besoin de vos services et de votre dévouement. Unissez alors votre esprit et votre coeur au divin sacrifice, à l'heure où la cloche vous indique sa célébration. Le Coeur Eucharistique tiendra compte de vos bons désirs et vous accordera, à vous et aux vôtres, une large part aux biens qu'il distribue à l'autel.

C'est à vous, qui le pouvez facilement sans manquer à vos devoirs de famille, que nous faisons entendre ce pressant appel: **Allez chaque matin à la messe!**

Notre-Seigneur a mis près de votre demeure un prêtre et un autel. Chaque matin le prêtre y offre **à vos intentions** le saint Sacrifice. Appréciez-vous assez l'importance de ce bienfait?

A ce moment de la messe, Jésus-Christ veut parler à son Père, de vous et de vos intérêts. Il veut lui parler de votre âme, lui demander le pardon de vos péchés, solliciter toutes les grâces dont vous aurez besoin dans la journée. Il veut lui parler de l'âme de ceux que vous aimez et qui ont peut-être grand besoin de secours.

Il veut lui parler de vos intérêts matériels et de toutes vos difficultés présentes.

Il veut lui parler de vos morts, afin de leur obtenir soulagement et délivrance.

A cela cependant, il a posé une condition. C'est que vous viendrez vous-même confier à ses soins toutes ces intentions.

Et voilà que le prêtre monte à l'autel, dit sa messe. Le Sauveur attend, et il ne reçoit aucune requête de votre part!

Il eût été pourtant infailliblement exaucé. Son influence sur le Coeur de son Père n'a pas de limites!

Ne demandant rien, vous n'obtenez rien.

Comme conséquence, la plupart de vos journées sont stériles, pour ne pas dire davantage. Survient une occasion de vous dévouer pour les vôtres, de faire quelques actes de vertu, vous n'en avez pas le courage. La tentation arrive, vous n'avez pas la force de la surmonter. Les péchés mortels, vous ne les commettez pas encore volontiers peut-être; mais combien facilement vous vous laissez aller aux péchés **dits** véniels.

Pauvre anémié! Votre âme manque de sang. C'est le sang de Jésus découlant de cet autel comme du Calvaire qui devait rendre à votre âme l'énergie nécessaire pour être un bon chrétien, une bonne chrétienne. Ce sang, vous l'avez refusé.

Et les âmes, dont vous avez la garde se perdent, faute de ces secours que vous eussiez pu si facilement leur procurer.

Et ces chères âmes auxquelles vous étiez si attaché lorsqu'elles étaient sur terre, vous les abandonnez dans les brasiers du purgatoire à leur impuissance et à leurs tortures.

Et si vos intérêts matériels périlitent, ne serait-ce pas encore parce qu'ils ont manqué de la bénédiction divine qui descend de nos autels?

Qu'elle est bénie du Coeur Eucharistique la paroisse dont l'église se remplit chaque matin au moment de la célébration de la messe!

Vous pouvez contribuer pour votre part à procurer cet insigne bienfait à la vôtre.

Prenez la résolution d'aller chaque matin à la messe.

Oui, j'irai chaque matin à la messe jusqu'au dernier matin de ma vie, tant que la maladie, les infirmités, mes devoirs d'état m'en laisseront la possibilité.

Je regarderai comme le moment le plus précieux de ma journée, celui où, au pied de l'autel, je traiterai avec Dieu de mes plus chers intérêts.

J'irai à la messe pour moi, j'irai à la messe pour les miens, qui vivent en ce monde. J'irai à la messe pour mes chers disparus que j'ai eu la cruauté de laisser languir jusqu'ici dans les flammes du purgatoire.

Surtout, unissez-vous au sacrifice par la sainte communion. C'est alors que la sainte Messe aura toute son efficacité. Vous répondrez ainsi, pleinement aux désirs du Coeur Eucharistique de Jésus.

SON PRETRE

Elle était déjà courbée par l'âge, le travail et les infirmités, la sainte et vieille servante. Et pourtant, elle avait fait un rêve, un rêve impossible, qui est aujourd'hui en train de se réaliser! Un dimanche, au prône de la grand-messe, elle entendit raconter que le nombre des prêtres diminuait partout. Cette nouvelle l'attrista: "O ma bonne Mère sainte Anne, murmura-t-elle, vous ne permettrez pas!" Mais que pouvait faire, pour empêcher ce malheur, une pauvre célibataire de sa condition? Prier et voilà tout, prier pour que le Saint-Esprit allume au coeur des mères chrétiennes le désir d'amener leurs enfants au bon Dieu... Cependant, cette réflexion ne la rassurait pas, car un mot terrible du curé lui revenait sans cesse à la mémoire: "A notre époque, il ne suffit pas de prier: il faut agir".

Mon Dieu, pensait-elle, que voulez-vous donc que je fasse?

Tout à coup, une idée surgit dans sa tête: une idée folle, mais qu'importe, cette idée l'obsédait: si elle pouvait amasser assez d'argent pour élever elle-même un enfant au sacerdoce!...

Pauvre fille, elle qui n'avait pour vivre qu'une petite rente, que lui avaient laissée ses maîtres, et le travail de son aiguille!

N'importe, se dit-elle, je ferai des économies: je travaillerai davantage!

—Ses économies, quand on a à peine de quoi vivre! travailler davantage quand on a 60 ans! C'est une folie.

C'était une folie, sans doute, et pourtant ce fut décidé; il fut décidé qu'elle donnerait, elle aussi, son prêtre au bon Dieu.

Et la voilà qui se met à l'oeuvre, stimulée par cette ambition immense.

Un prêtre! se disait-elle. Je serais assez heureuse pour avoir un **prêtre à moi,** un prêtre qui priera pour moi, qui fera aimer le bon Dieu pour moi! Oh! mon Dieu, ne me laissez pas mourir sans que je vous donne un prêtre!

Et elle a amassé de la sorte, sou par sou, trois mille francs!

En a-t-elle enfin suffisamment? Elle va le demander au vicaire.

Le vicaire est un jeune prêtre, ardent, zélé, donnant tout son coeur aux jeunes gens, dont il est l'idole.

"Monsieur le Vicaire, j'ai fait un beau rêve; mais j'ai besoin de vous pour le réaliser. Je veux **avoir mon prêtre.** Vous trouverez bien dans votre patronage un enfant intelligent qui fera de bonnes études, un enfant pieux qui deviendra un bon prêtre comme vous. Voici une petite somme pour son instruction. En ai-je assez? Dame! on pourrait travailler encore, vous savez!...

Le vicaire ému ne put que lui répondre: "Merci, oh! merci, Jeanne! le bon Dieu vous bénira."

Et la bonne vieille sortit, les yeux pleins de larmes, larmes de joie, en murmurant: **J'aurai mon prêtre! j'aurai mon prêtre!**

Aujourd'hui ses doigts paralysés ne travaillent plus; mais sa vieillesse est encore réjouie par l'image de "son prêtre" qui étudie, qui grandit et qui se sanctifie.

Meurs en paix, bonne et vieille servante! Va, tu peux, calme et souriante, te présenter au bon Dieu; il te recevra avec amour, et il te dira: "Bonne et fidèle servante, toi qui sur la terre paraissais si petite et si inutile, toi qui étais si peu connue et si peu appréciée, vois dans la suite des âges tout le bien que fera "ton prêtre". Vois ce qu'il fera lui-même et ce que feront, longtemps après lui, d'autres prêtres qu'il aura élevé; des coupables ramenés à la vertu, des enfants gardés purs, des jeunes filles protégées contre le vice... Et le point de départ de cette gloire que je reçois, c'est toi! toi qui, avec tes privations si vaillamment supportées, as fait un prêtre!

Autour de la Ferme



A mesure que l'été avance, le puits superficiel ou peu profond devient de plus en plus dangereux, surtout lorsqu'il est situé dans la cour de la ferme ou près d'une source semblable de contamination. Ces puits tirent leur eau du voisinage immédiat, or, si le sol est plus ou moins saturé de saleté, l'eau est infailliblement contaminée. Pendant les chaleurs, et plus particulièrement après une période de sécheresse, le niveau de l'eau dans ces puits baisse souvent fortement. Ce volume d'eau réduit contient donc une proportion beaucoup plus forte de produits de fumier. Enfin, les hautes températures activent la décomposition des matières organiques, les germes se développent, l'eau prend une mauvaise odeur et devient même parfois nauséabonde. Ce sont là des signes certains que l'eau est contaminée et qu'elle ne peut être employée pour les usages domestiques.

Nous recommandons fortement d'abandonner les puits mal placés et peu profonds car, à tout moment, ces puits peuvent constituer un sérieux danger pour la santé du cultivateur et de sa famille. Une provision de bonne eau pure est une richesse sur la ferme, rien n'est plus important. Si donc l'on n'a pas de source pure et naturelle, le meilleur moyen est de faire un puits artésien, à l'abri de toute contamination. C'est sur la fin de l'été et en automne qu'il se produit des épidémies de fièvre typhoïde, de diarrhée et d'autres maladies portées par l'eau. Nous avions indiqué plusieurs causes de ces maladies. C'est donc pendant ces mois que l'on doit veiller tout particulièrement à l'approvisionnement de l'eau. Si l'eau prend une mauvaise odeur ou un mauvais goût et qu'elle présente un aspect sale, vous pouvez être sûr qu'elle ne convient pas pour la consommation.

C'est une excellente pratique que de faire bouillir toute l'eau que l'on veut boire, car l'ébullition détruit tous les germes de maladie qui peuvent s'y trouver, mais ce n'est pas ce qui rendra l'eau bonne. Une autre précaution que l'on recommande aujourd'hui pour détruire les germes est d'ajouter à l'eau une demi cuillerée à thé d'hypochlorure (chlorure de chaux); on dissout cette quantité dans un peu d'eau et on la brasse énergiquement dans un baril d'eau. Mais même avec ces deux précautions il est imprudent de se servir d'eau qui contient des matières excrémentielles.

Le cultivateur qui entretient le moindre doute sur la salubrité de l'eau dont il se sert devrait en faire analyser un échantillon. Qu'il écrive au service de la chimie, ferme expérimentale centrale, Ottawa, et il recevra des instructions sur la façon de prendre et d'expédier l'échantillon.

Lorsque les poussins courent au large, comme nous le disions ci-dessus, il n'est pas nécessaire de les nourrir tous les jours. Fournissez-leur plutôt une trémie autoclave, et mettez-y un mélange de grains durs. Voyez à ce que la provision dans la trémie ne s'épuise pas et donnez du lait ou de l'eau aux poulets.

LA PRODUCTION DES SEMENCES AU CANADA

En 1913-14, d'après les renseignements rassemblés par M. G.-H. Clark, commissaire fédéral des semences, le Canada a importé de France et d'Allemagne 900,743 livres de graines de betterave à sucre et de betterave fouragère; 350,849 livres de graines de navet, de Hollande et de France et 32,966 livres de graines de carotte de la France seule. Nous avons importé également, en grande uantité, principalement de France, de la graine de radis, de choux, de choux-fleurs, de céleri et de panais. L'opinion générale est qu'il existe un stock suffisant de ces semences pour satisfaire les exigences de cette année, mais maintenant que les sources d'approvisionnement sont taries, il y aura sûrement un déficit en 1916.

Ces faits importants sont clairement exposés dans le bulletin No 22 de la deuxième série des fermes expérimentales fédérales, préparé par M. O. Malte, Ph. D., agrostographe du Dominion, et W. T. Macoun, horticulteur du Dominion. "Le Canada", dit le bulletin, "doit se rendre indépendant des pays étrangers et produire chez lui ce qu'il lai faut maintenant acheter à l'étranger. Les cultivateurs canadiens devraient non seulement essayer de satisfaire la demande d'urgence dans un avenir immédiat mais aussi d'essayer d'établir une industrie permanente de production de semence ne songerait à s'opposer à cette doctrine comme principe général et ce bulletin, que l'on peut obtenir gratuitement en s'adressant au bureau des publications, Ministère fédéral de l'Agriculture, à Ottawa, explique en détail comment on peut arriver à obtenir ce résultat avantageux. On cite des cas où des efforts ont déjà été couronnés de succès mais il ne semble pas que l'on ait, sur ce point, autant de renseignements que l'on pourrait en désirer. Ce que l'on sait d'une façon précise, c'est qu'il s'importe de l'étranger de grandes quantités de semences dont une bonne partie pourrait, croit-on, grâce à l'emploi de bonnes méthodes, être produite au Canada, et ces semences seraient de toute aussi bonne qualité.

Les principes généraux sur lesquels repose la production des semences, la sélection, etc., sont exposés dans ce bulletin qui traite également des bonnes méthodes de plantation, de battage et de nettoyage pour les différentes espèces de plantes-racines. Il contient une liste très utile des meilleures variétés de légumes pour la production de la graine. Il rappelle aux cultivateurs et aux jardiniers que le gouvernement fédéral du Canada, comme encouragement à la culture de la graine de racines et de légumes, est prêt à donner des subventions aux producteurs; pour obtenir des détails sur ce point, s'adresser à la division des semences, Ministère fédéral de l'Agriculture, Ottawa. Ajoutons que comme l'intention du Ministère est d'encourager la culture des semences sélectionnées, ces subventions ne seront accordées qu'aux producteurs bona fide de ces semences.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix	$7.00 à $7.25
Bon choix	$6.00 à $6.35
"Feeders"	$5.85 à $6.00
"Stockers"	$5.60 à $5.85
Moyens	$4.75 à $5.50

Taureaux—

Premier choix	$5.00 à $5.25
Moyens	$4.65 à $4.85
Légers	$4.00 à $4.25

Boeufs—(Oxen)

Premier choix	$5.00 à $5.50
Bon	$4.60 à $4.80
Moyens	$3.75 à $4.25

Vaches—

Bon choix	$5.25 à $5.60
Bon	$5.00 à $5.25
Conserve	$2.75 à $3.00

Génisses—

Premier choix	$5.85 à $6.25
Bon choix	$5.65 à $5.85
Bon	$4.75 à $5.25
"Stockers"	$5.00 à $5.50

Veaux—

Choix, 125 à 325 liv.	$7.50 à $8.25
Moyens	$7.00 à $7.25
Lourds	$5.25 à $6.50

Cochons—

De choix	$8.00
Moyens: de choix	$7.50
Légers	$7.00 à $7.25
Truies maigres	$4.00 à $4.50

LES PRODUITS

Prix du gros

Fin de la semaine dernière

Oeufs—

Frais pondus	15-18

Beurre—

Crêmerie	25-26
Ferme (dairy)	18-21

Saindoux—

En briques	13½
Chaudière (50)	$6.88
Seau (20)	$2.82
Caisse (5)	$8.62
Caisse (3)	$8.10

Fromage—

Nouveau	16½
Twins	17½
Vieux	22
Manitoba	15 à 16½

Viandes préparées—

Boeuf	12-12½
Veau	14
Mouton	16½-17
Porc	11

Viandes cuites—

Jambon	15-18
Bacon	19-21
Epaule	.12½
Porc salé (baril)	$22.00
Bologne	.10
Saucisse de porc	.10

Volailles—

Coqs	08
Poulets	.09
Dindes	.12
Canards	.09
Oies	.09

Alimentation—

Son (tonne)	$25
Gru	$26

Sucre—

Extra, garanti	$6.95

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel	$20
No 2	$18
No 3	$16
Sauvage, No 1	$14
Sauvage, No 2	$12
Sauvage, No 3	$11
Blé, No. 4, la tonne	30-31
Avoine, le boisseau	.65
Avoine cassée	$40
Blé d'inde à vaches (la tonne)	$34

Fleur—

Best Patents	$7.00
Bakers	$6.50
Clears	$5.60
XXXX	$4.50

Peaux—

Gelées	12—12½
Brutes, No 1	.05
Brutes, No 2	.04
Laine: rude	16—18

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord	127
No 2 nord	124
No 3 nord	119

Avoines—

No 4	108
No 2 C W	56
No 3 C W	55
Extra No 1 fourrage	55
No 1 fourrage	50
No 2 fourrage	49

Orge—

No 3	72
No 4	68
Rejeté	61
Fourrage	60

Lin—

No 1 N W C	137¾
No 2 C W	134¾

CONTRE LES GAZ ASPHYXIANTS

Les Russes emploient un procédé simple et efficace

Londres, 26. — D'après le correspondant du "Post" à Petrograd, les Russes ont imaginé une méthode simple, mais efficace contre les attaques allemandes faites avec des gaz asphyxiants.

Les Russes creusent un sillon à quelque distance en avant de leurs tranchées et le remplissent de mousse. Aussitôt que les sentinelles annoncent qu'une attaque avec des gaz se prépare, ils versent une quantité considérable de pétrole dans le ruisseau. Le pétrole imbibe la mousse et le sol.

Quand les nuages de gaz commencent à apparaître les soldats mettent le feu à la mousse et les flammes s'élèvent vivement, le sol lui-même s'enflammant jusqu'à ce que tout le pétrole soit brûlé.

Ce feu a pour résultat de changer les courants d'air sur une certaine distance, et fait passer les nuages de gaz au-dessus des troupes.

AVION CONTRE SOUS-MARIN

Un transport anglais est sauvé par un aéroplane allié

Paris, 26. — Le correspondant du "Matin" à Seddul-Bahr fait le récit de la manière dont un sous-marin allemand, se dirigeaient sur un transport anglais chargé de troupes et de munition, a été mis en fuite par un aéroplane allié.

Un aviateur vit le sous-marin se préparer à lancer une torpille et avertit le transport. En attendant l'arrivée des contre-torpilleurs, l'aviateur lança des bombes sur le sous-marin. Quoiqu'aucun des projectiles n'ait atteint son but le sous-marin fut obligé de plonger plus profondément. Bientôt après, cependant, le périscope apparut de nouveau à la surface et l'aviateur lança deux autres bombes. Le sous-marin alors s'éloigna et ne reparut plus.

L'ANTIALCOOLISME

"La Croisade des Dames de France"

Paris, 27. — Le comité de "La croisade des dames de France", dont font partie Mme Alphonse Daudet, Emile Zola, Poincaré, Viviani, Augagneur, Déroulède, duchesse de Rohan et comtesse de Greffulhe, a adopté aujourd'hui une résolution condamnant la vente des spiritueux chez les pâtissiers, dans les bureaux de tabac et chez les marchands de charbon, et demandant que la vente des spiritueux soit interdite dans les communes où sont fabriquées des munitions de guerre.

Le préfet de police, chargé de faire appliquer l'ordre du général Galliéni, gouverneur militaire de Paris, au sujet de la vente des spiritueux, a décidé que la bière et les vins aromatisés pesant moins de 16 degrés d'alcool, ne sont pas visés par l'ordre en question.

L'ARBRE PORTE SES FRUITS EN SON TEMPS

Sous ce titre: "Billet d'un mutilé", le général B... écrit dans la **France de demain**:

"Si vous ne croyez ni à la percée, ni à la bataille décisive, me dit-on, alors cela ne finira jamais!"

Mais c'est le contraire que je répète depuis le premier jour où j'ai écrit. Cela finira bien, cela finira vite, peut-être plus vite que vous ne croyez, et jusqu'ici les événements semblent me donner raison.

Mais "l'arbre porte ses fruits en son temps", nous dit la Sagesse des nations.

Quoi que vous fassiez, vous ne vendangerez pas au mois de juin.

Quand le fruit est mûr il se détache lui-même de l'arbre.

Or, la maturité paraît se faire dans d'excellentes conditions.

Si tout continue à se passer normalement, j'ai dit qu'au mois de septembre les Allemands seraient singulièrement affaiblis par la perte de leur cinquième million d'hommes, et que, bien avant, des événements décisifs pourraient amener notre victoire définitive.

Il y aura donc des événements décisifs?

Evidemment, mais ils le seront par suite de l'époque à laquelle ils se produiront, et les effets produits seront hors de proportion avec la cause immédiate qui les aura occasionnés.

Une poussée locale déterminera l'écroulement du mur que, pendant de longs mois, nous avions sapé sur toute sa longueur.

Depuis la guerre de Sécession, comme je l'ai déjà montré, les Nordistes ne triomphèrent des Sudistes qu'après les avoir usés par trois ans de lutte. La prise de Charleston fut l'événement décisif, parce que les Sudistes, bloqués, ne pouvaient recevoir de renforts et que leur armée était réduite à quelques dizaines de mille hommes.

La guerre d'Orient de 1855 nous offre un exemple non moins remarquable:

La prise de la Tour de Malakoff fut l'événement décisif; et, pourtant le lendemain l'armée russe campée sur la rive gauche de la Tchernaïa était presque aussi forte que la veille.

Mais cette prise de Malakoff était un succès qui survenait après deux ans de luttes opiniâtres. Les pertes avaient été cruelles des deux côtés; celles des Russes s'étaient élevées à sept cent mille hommes.

L'empereur Alexandre, qui aurait pu prolonger la guerre, avait des idées beaucoup plus pacifiques que le tsar Nicolas, à qui il venait de succéder. Il voulait faire la paix. Les intérêts primordiaux du pays n'étaient pas en question; une paix honorable lui était offerte: il traita.

Aujourd'hui, la question est plus grave: ce sont les existences des peuples qui sont en jeu. Nous ne pouvons espérer la victoire que par l'anéantissement des forces de l'ennemi. Ces forces étaient immenses; il fallait du temps et de la patience. Mais le moment de la récolte approche.

L'arbre portera ses fruits en son temps.

LE DEFILE DES PRISONNIERS

La bataille de Carency, qui restera célèbre dans nos annales militaires par la superbe vaillance de nos troupes, donna lieu à des scènes épiques. Mais il en est une dont la grandeur, souhaitons-le, inspirera un de nos peintres qui ont été autorisés à aller sur le front. Elle doit rester fixée sur la toile pour les générations futures. Elle fait penser aux plus grandes oeuvres de la peinture d'histoire.

Neuf divisions de cavalerie française — sans compter deux divisions anglaises plus au nord — étaient massées sur une profondeur de dix-sept kilomètres, espérant toujours que l'ordre viendrait de balayer la plaine jusqu'à Douai, lorsque apparut soudain sur la route, en loques, boueux, les baïonnettes rouges, la colonne héroïque qui revenait de Carency, après avoir remis à des troupes fraîches la position arrachée à l'ennemi.

"—Bravo! bravo! les gâs du 20e", criaient les cavaliers en selle. "Vive la France!"

Puis nombre d'entre les officiers sautèrent pour serrer les héros dans leurs bras. Leurs cavaliers les imitèrent bientôt, offrant à leurs camarades de l'infanterie le pain, la viande, le chocolat qu'ils avaient dans leurs musettes, tendant leurs bidons à ces "poilus" qui n'avaient pu ni boire, ni manger depuis la veille et n'y avaient même pas songé pendant le combat... Les hommes s'embrassaient; la scène était indescriptible.

"—On les a eus, disaient les revenants de cet enfer.

—Oui! On les aura jusqu'au bout", rugissaient les cavaliers.

Et toujours le même cri de courage, de force et d'amour: "Vive la France!"

Mais soudain, sans aucun commandement, chacun reprend sa place, à cheval ou dans le rang: un profond silence s'établit. Derrière les vainqueurs, les vaincus.

Une longue chaîne de prisonniers suit les "poilus". Un premier groupe de onze cents hommes va défiler devant le chef d'état-major du général Foch, avant d'être confié à la cavalerie, qui l'escortera vers l'arrière.

A la tête de cette colonne d'hommes désarmés marche seul un colonel que suivent cinq autres officiers prisonniers de différents grades.

A une distance de vingt-cinq pas environ avant d'arriver à hauteur du général français, le colonel allemand se retourne vers ses hommes, qui semblent exténués:

"—Achtung!" commande-t-il sèchement.

Et ces êtres qui semblaient harassés, inconscients, se redressent, lèvent la tête, bombent la poitrine et défilent au pas de parade devant l'officier français...

LA TACTIQUE RUSSE

De la **Preparazione**, revue militaire italienne, sous la signature du colonel Barone:

"On verra — comme on l'a d'ailleurs déjà vu — que les Russes reprendront inexorablement leur voie, après la retraite, la trêve, et après la trêve, la reprise de l'offensive, et toujours l'inexorable molosse agrippé aux mollets austro-allemands...

"La Russie, par l'organisation même de son immense territoire, n'a pas les moyens de faire simultanément les forces dont elle dispose. Il est un maximum de forces qu'elle peut employer simultanément, mais ce maximum peut toujours être maintenu, quelles que soient les pertes infligées à l'armée russe. C'est dans cette circonstance que gît l'inexorabilité du sort qui attend les Austro-Allemands. A peine ceux-ci se proposent-ils de dégarnir en partie le théâtre oriental pour courir ailleurs, le molosse s'avance en montrant de plus en plus les dents.

"Ainsi faisaient, il y a un siècle, les alliés russes, allemands et autrichiens contre Napoléon, alors que les graves erreurs politiques de celui-ci, devenues trop exagérées, l'amenaient — comme il arrive aujourd'hui aux Austro-Allemands — à se trouver en face d'une grande partie de l'Europe mobilisée.

"Et c'était Napoléon..."

Formule très simple pour les brûlures: Imbiber fortement d'huile d'olive la partie atteinte, soit en versant l'huile directement avec le flacon, soit à l'aide d'un tampon d'ouate. Sur l'huile on répand de la farine jusqu'à ce que cette huile n'en absorbe plus. On fixe alors sur la partie ainsi traitée une bande de toile bien propre.

CE QU'ILS PENSENT DE NOTRE ARMEE

Le critique militaire allemand connu, commandant Moraht, dans une dépêche au **Berliner Tageblatt**, fait l'éloge du moral de l'armée française et de l'oeuvre de son artillerie, qu'il qualifie de magnifique.

"Les pertes sérieuses des Français, dit-il, ne prouvent que la cohésion morale et militaire des masses françaises. Sur le front Liévin-Arras, l'attaque française a été extraordinairement furieuse. L'oeuvre magnifique de l'artillerie des Français, l'emploi d'une immense quantité de munitions leur ont rendu un bon service. On reçoit la même impression partout sur le front français, où le tir des canons ne cesse jamais."

PLUIE D'EXPLOSIFS

Un correspondant de guerre anglais écrit, après avoir visité les lignes françaises:

"Durant les quatre jours que j'ai passés sur le front, j'ai discuté la question des munitions avec des officiers de haut rang, et tous sont tombés d'accord qu'il était d'une nécessité vitale de noyer les tranchées allemandes sous une pluie d'explosifs avant de lancer l'infanterie à l'assaut des positions.

"Un colonel d'artillerie m'a déclaré, et ses déclarations résument toute la situation: "Le jour viendra où nous ébranlerons le ciel et la terre avec une effrayante pluie d'explosifs. Il sera nécessaire de faire durer cet effroyable enfer pendant toute une semaine sans discontinuer, noyant les positions allemandes et fouillant chaque coin qu'occupent nos ennemis, jusqu'à ce que tout ce qui vit soit brisé par cette rafale meurtrière. Nous devons préparer une telle opération, parce que c'est seulement quand elle aura été accomplie que notre infanterie pourra être lâchée. Alors, le reste est assuré, car rien ne lui résistera."

LA GLACE CASSE

Nos poilus sont à 60 mètres des tranchées allemandes, derrière lesuelles est installé un poste d'observation placé au haut du mur d'une ferme en ruines. Un périscope de très grand modèle le domine, car il serait impossible de s'y découvrir longtemps.

Cependant, chaque matin, presque à heure fixe, un hauptmann, fortement protégé par une ligne de fusils braqués, y fait une courte apparition, réglant l'appareil que le vent et les balles déplacent.

Malheur à celui de nos soldats qui se montre: une rafale de plomb le couche aussitôt; plusieurs déjà ont payé de leur vie le désir d'abattre l'officier ennemi abrité derrière la "glace" — c'est ainsi qu'ils nomment le morceau de miroir du périscope.

Un tireur d'élite s'est promis toutefois de mettre fin à cette quotidienne bravade; il dit à son chef de section:

—Sergent, vous direz ce que vous voudrez, mais si ce sale Boche montre sa tête, je lui colle une balle dedans. Tant pis si j'y reste.

Le sergent brûlait du même désir. Il arma son lebel et prit position.

L'Allemand venait de surgir, et les hommes se haussèrent; une grêle de balles s'abattait autour d'eux. Mais ce ne fut pas long, la première balle du soldat français avait brisé le crâne de l'officier teuton qui s'écroulait.

Tranquille, l'homme s'était retourné vers son chef et disait, impavide:

—Sergent, je crois que cette fois-ci j'ai cassé la glace!

EN PROVINCE

OTTERBURNE

Mlle Aurora Vinette est partie pour faire un voyage dans l'Ontario. Nous espérons qu'elle reviendra saine et sauve parmi nous.

* * *

Mlles Florida Corbin et Hortense Vinet sont revenues de leur séjour à Saint-Boniface.

* * *

Mlle Albertine Préfontaine est à Winnipeg suivant un traitement à l'hôpital, ainsi que Mlle M.-A. Genest.

* * *

Naissance. — Mme Jos. Giroux, un fils, baptisé Joseph-Léo.

Beaufouet.

LE PAS

M. A Granger, de la ville de Dawson, Yukon, était de passage en notre ville, jeudi dernier, en visite chez M. Louis Allard. M. Granger a plusieurs lots de ville dans Pas Annex et tient à les garder car il a grande confiance dans l'avenir du Pas.

* * *

Le R. P. Gérard a pris en charge la mission de Cumberland en attendant le rétablissement du R. P. Thomas, missionnaire de Cumberland, qui est gravement malade, en ce moment, à Saint-Boniface.

* * *

La nouvelle paroisse établie à 20 milles, sur la rivière Carotte, a reçu le nom de Saint-François. Le nom a été choisi par Sa Grandeur Mgr Charlebois avant son départ pour sa visite pastorale.

* * *

M. E. Boileau a fait transporter tous ses animaux, ses machines agricoles, etc., à la nouvelle paroisse de Saint-François. Mme Boileau accompagnait son mari. C'est leur intention de s'établir là pour y demeurer définitivement. La Cie Ross Navigation effectuait le transport en bateau à vapeur. Sur le même bateau se trouvait le R. P. J.-F. Mallet, qui retournait à sa nouvelle paroisse. Il était venu en ville chercher le bois nécessaire pour la construction de l'église. Se trouvaient aussi à bord MM. E. Valiquette et J. Demeules.

* * *

La population approximative des Canadiens-français de la ville du Pas est d'environ 475. La population totale de la ville est de 2,220.

* * *

La scierie que la Compagnie Hudson Bay Railway avait à Westray a été transportée ici et sera établie sur le côté nord de la rivière Saskatchewan. Les travaux préliminaires sont déjà commencés.

* * *

Avec une seule boucherie au Pas, il y aurait certainement place pour un autre boucher. Pour informations adressez-vous à D.-F. de Trémaudan, Le Pas, Man., au plus tard le 8 août.

* * *

M. A. Taillon embarquait 35 têtes de bêtes à cornes, deux paires de chevaux, moulin à faucher, wagon, etc., sur un des chalands de la Ross Navigation, pour aller partir un ranch d'animaux à une trentaine de milles, sur la rivière Carotte. Il partait vendredi dernier. Mme Taillon accompagnait son mari.

* * *

Dimanche le 25, un incendie se déclarait dans une maison appartenant à l'hôpital, louée à un Suédois du nom de E. Danroth, et située sur l'avenue Cook, sur le lot 4, bloc 34. Le feu prit sur les 4 heures du matin: l'alarme fut donnée et en dix minutes les pompiers et d'autres personnes de bonne volonté étaient rendues sur les lieux du sinistre. Avec le pouvoir d'eau que la ville a maintenant, le feu fut vite sous contrôle, mais trop tard cependant pour pouvoir secourir un des pensionnaires qui était enfermé dans sa chambre et que l'on ne put sortir qu'une fois le feu arrêté. Quand on le retira de la chambre il avait cessé de vivre, sans aucun doute étouffé par la fumée. Le défunt était un Suédois ou un Norvégien arrivé de la veille. Les dommages causés par le feu ont mis la maison complètement hors de service.

* * *

Dans la nuit de dimanche à lundi des voleurs se sont introduits dans le bureau de poste. On ne dit pas ce qu'ils ont pris. La police est à la recherche des coupables.

SAINT-NORBERT

Mme Talon, ainsi que ses deux filles Cécile et Marie-Jeanne, ont quitté la paroisse pour retourner en France, où elles doivent rejoindre M. Talon qui est au front depuis l'an dernier.

* * *

Mlle Yvonne Campeau est revenue de Sainte-Agathe, où elle était en visite chez sa soeur, Mme Dorge.

* * *

Mlle V. Joyal est revenue d'une promenade de quinze jours à Saint-Boniface, chez sa tante Mme V. Mager.

* * *

Mme Thillière, de Saint-Boniface, était de passage à Saint-Norbert, la semaine dernière.

* * *

Mlle Rose de Lima Grégoire est retournée à Bonne Madone, Sask., dimanche dernier. Elle avait obtenue un surcroît de vacances.

* * *

M. Alfred Lord, ainsi que M. Adolphe Landry, sont partis lundi pour Cross Lake, où ils doivent travailler à l'école industrielle, qui est en construction.

* * *

Lundi le 19, M. Joseph Ethier, du Fort Rouge, conduisait à l'autel Mlle Anna Lamerande, de St-Norbert. La bénédiction nuptiale fut donnée par le Rév. G. Cloutier.

* * *

Naissance. — Joseph-Maurice-Antonin, fils de M. et Mme Maurice Ferland. Parrain et marraine: M. et Mme Antoine Renaud, grand'parents de l'enfant.

Pauvre Lierre.

SAINT-EUSTACHE

Lundi le 12 juillet, les Enfants de Marie voulurent témoigner leur reconnaisance envers notre digne curé en célébrant son 13me anniversaire de sacerdoce. Le programme fut bien organisé et surtout très bien réussi. A qui devoir dire le grand merci pour ce succès, n'est pas à demander. Car notre infatigable présidente, Mlle Béatrice Leclerc sait très bien faire les choses. Nous devons aussi lui donner le crédit de ne reculer devant rien. Elle n'a pas considéré la fatigue ni les peines, disant que pour notre curé nous ne pouvons jamais assez nous dévouer. Grand merci à Mlle la présidente pour son dévouement.

Vous dire le plaisir, en même temps que la surprise de notre cher Pasteur, semble inutile. A 9 heures il y eut grand'messe solennelle, et je suis heureuse de pouvoir féliciter Mlle C. Chevron du succès obtenu dans l'exécution du programme musical. Le chant fut rendu par les jeunes filles congréganistes. Les solistes se surpassèrent et leurs noms figurent avec honneur dans le programme. La quête fut faite par deux gracieuses fillettes: Mlle D. Lachance et Mlle Stella McDonnell. Après la messe les Enfants de Marie se rendirent au presbytère pour inviter M. l'abbé Bastien à aller prendre le dîner avec elles dans un joli bocage non loin de l'église.

Au dîner Mlle Rebecca McDonnell eût l'amabilité de lire une magnifique adresse au nom de la Congrégation. Elle exprimait des voeux de bonheur et de reconnaissance à notre bon Père. Vint ensuite le bouquet de fleurs naturelles offert par Mlle Marthe Leclerc, suivi d'un joli petit cadeau que ces demoiselles avaient acheté pour cette occasion. Ce cadeau a été présenté par Mlle Rosina Moreau. M. le curé répondit en termes éloquents. Ici le langage et le style font défaut pour rapporter les délicates paroles de notre pasteur.

A la fin du repas nous avons eu le plaisir de goûter à la crème à la glace que Mme McDonnell nous avait apportée. Comment la remercier pour cette délicate gentillesse? Il me semble que le simple mot "merci" ne suffit pas. Mme McDonnell a vraiment le coeur d'une bonne mère. Elle pense à tout et ne néglige rien pour faire plaisir. Après le repas il y eut des courses et des jeux de tous genres. M. le Curé a agi comme arbitre et comme juge. Les prix furent donnés par une Enfant de Marie. La journée fut très courte, mais bien employée. Les joyeux propos et les éclats de rire n'ont pas manqué. Ce que nous apprécions surtout, c'est que cette fête a fait plaisir à notre bon curé. Il nous a assuré lui-même qu'elle l'avait rajeuni de dix ans.

Oui, nous lui en ferons encore des fêtes. En attendant, nous lui souhaitons encore bien des jours de joie comme celui-ci.

Après le pique-nique, toutes se rendirent à l'église pour la bénédiction du Saint Sacrement. On ne pouvait mieux couronner un jour de fête et de plaisir.

Voici le programme musical exécuté à la messe et à la bénédiction du Saint Sacrement.

Messe du 6me Ton

Kyrie. Soliste: Mlle C. Chevron.
Gloria. Soliste: Mlle V. Allard.
Credo. Solistes: Mlles M. McDougall et R. McDonnell.
Cantique approprié à la fête: Mlle C. Chevron.

Sanctus. Soliste: Mlle V. Allard.
Agnus Dei. Solistes Mlles V. Allard et A. Hogue.
Cantique à Marie. Choeur.

Salut du Saint Sacrement

O Salutaris. Choeur.
Ave Verum: Mlles M. McDougall et C. Chevron.
Invocation à Marie. Choeur.
Tantum. Choeur.
Cantique: Prière du Soir: Mlles M. McDougall et C. Chevron.

* * *

La semaine dernière M. l'abbé Herménégilde Bastien, curé de Newport, Vermont, accompagné de M. l'abbé Papineau, supérieur du Collège de Saint-Jean, P. Q., et de M. l'abbé Lee, curé de Saint-Edouard, de Winnipeg, était de passage au presbytère.

* * *

Mardi M. le Curé nous quittait pour Saint-Boniface où il est allé assister à la retraite annuelle des prêtres.

* * *

Madame Roy, de Winnipeg, et Mlle Brunelle, de Transcona, visitaient Mlle Chevron cette semaine.

Mimi Pinson.

LA BROQUERIE

Mariages

Le 6 juillet, M. Marcien Martel conduisait à l'autel Mlle Laurentine Delorme, de Marchand, Man.

* * *

Le 13 juillet, M. Al. Lambert conduisait à l'autel Mlle Régina Girouard, de Sendeland.

Nous souhaitons aux nouveaux époux un heureux ménage.

* * *

Le 5 juillet au soir, M. Bois épousait Mlle St-Laurent, de Saint-Boniface. M. Bois est âgé de 52 ans et son épouse de 28.

* * *

Naissances

Jean-Marie-Joseph Emond, fils de Dina Jolicoeur et de Joseph Emond, né le 6 juillet. Parrain et marraine: M. Stanislas Jolicoeur et Mme Esidore Emond.

Marianne-Marie Emond, fille de Dina Jolicoeur et de Joseph Emond, née le 6 juillet. Parrain et marraine: M. Esidore Emond et Mme Stanislas Jolicoeur.

* * *

Plusieurs familles sont venues s'établir ici cette année. Parmi elles, nous remarquons M. Delai, M. Colon et M. Landreville, qui sont de société et progressent beaucoup depuis le peu de temps qu'ils sont ici.

* * *

La récolte annonce bien cette année; il y a des gens qui commencent à faire les foins.

* * *

Nous avons un fameux club de "baseball" ici qui s'exerce tous les soirs. Je crois que s'ils s'essayaient avec les clubs des paroisses voisines, ils seraient les champions.

Idole.

DUNREA

Depuis quelque temps les paroissiens de Dunrea n'ont pas donné de leurs nouvelles, soit parce qu'ils sont trop occupés ou que leur correspondant ait démissionné.

Notre petit village, malgré que la population ne soit pas bien grande, paraît bien occupée, sur, tout au coin sud-ouest de la rue Dunlop.

Nous avons vu se construire cet été pour venir embellir notre village un "bowling alley" et un magasin d'épiceries.

* * *

La récolte ici a très belle apparence. Plusieurs fermiers déjà ont commencé à moissonner, le temps des foins étant presque achevé.

* * *

Notre dévoué pasteur M. l'abbé Bellavance, qui est de temps-ci à l'hôpital Saint-Joseph de Kenora, Ont., nous a donné l'heureuse nouvelle qu'il était beaucoup mieux. Nous espérons tous le revoir parmi nous dans un court délai.

* * *

M. Charles Girardin et M. Demason se sont procuré chacun un auto. M. Girardin et sa famille firent dimanche dernier un beau voyage au Lac Blanc pour aller visiter des parents et des amis.

* * *

Plusieurs paroissiens partirent la semaine dernière pour l'exposition de Brandon. Tous sont revenus enchantés de leur voyage.

* * *

Mme Athanase Lavoie, de Mariapolis, Man., est en promenade pour quelque temps chez son oncle M. A. Lavoie, de Dunrea.

* * *

Mlle C. Paradis, qui enseignait à Saint-Alphonse, Man., est de retour parmi nous.

* * *

M. Jos. Boulet est de retour de Rosk Lalle où il a été camper quelque temps afin de rétablir sa santé.

Good Luck.

FANNYSTELLE

Mlle Fillmore, de Winnipeg, est en promenade chez Mlle Torry.

* * *

Mme Pierre Painchaud est confinée à l'hôpital de Saint-Boniface depuis quelques jours. Nous espérons qu'elle nous reviendra sous peu, guérie.

* * *

Dimanche, le 1er août, il y eut joute de balle au camp entre les clubs Dakota et Dakotah Siding. Les derniers furent victorieux. Résultat: 9 à 7. La partie fut très intéressante.

* * *

Mlle Marie Guyot est de retour d'une promenade à Sainte-Rose du Lac, Man.

* * *

M. et Mme Henri Painchaud, de Saint-Boniface, étaient en visite ici, les hôtes de M. Pierre Painchaud.

* * *

M. et Mme J. McCloud nous ont quittés la semaine dernière pour aller assister aux funérailles de Mme McCloud, mère de M. J. McCloud, à Yorville, Ill.

* * *

M. Kissack, du 106e bataillon, campé à Sewell, Man., est venu rendre visite à son frère, contremaître des cantonniers du C. P. R. ici.

* * *

Mlle Thérèse Mollot, de Winnipeg, est en promenade chez son frère, M. Marcel Mollot.

* * *

M. et Mme Henri Arnal font part à leurs amis de la naissance d'un fils né le 31 juillet. Il a porté au baptême les noms de Joseph-Eugène-Adrien-Marius. Parrain et marraine: M. et Mme Eugène Painchaud.

* * *

Visiteurs au presbytère la semaine dernière: M. le chanoine Z. Decelles, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, P. Q. le Rév. J. Decelles, curé de Saint-Marcel, P. Q.; les Rév. P. Gendron, curé de Lasalle, Man., et Boivin, curé de Somerset, Man.

* * *

Mme Normandeau, de Saint-Boniface, est en visite chez sa fille Mme Henri Arnal.

Yvonnic.

SAINT-CHARLES

Nous avons eu notre pique-nique annuel sous les auspices les plus favorables. La température magnifique a permis à plusieurs des alentours, surtout de Winnipeg, de Saint-Boniface et d'Headingly, d'y prendre part. Un grand merci à chacun et à tous.

Il n'y a pas de doute que tout le monde a été satisfait de la manière que les choses se sont passées. La partie de balle au camp gagnée par le club d'Headingly, les courses et les concours de toutes sortes, la jolie musique due à la générosité de M. Pirotton et certains de ses amis de Saint-Boniface, tout a contribué abondamment à nous égayer toute l'après-mi, jusqu'après la soirée.

Les organisateurs du pique-nique ont raison d'être satisfaits des résultats, car ils sont très satisfaisants. M. Damase Laflèche, directeur du pique-nique du côté des hommes, et Mme Charles Caron, directrice du côté des dames et des demoiselles, ont si bien fait les choses que tout a été un véritable succès. Ainsi merci plusieurs fois à ces personnes dévouées et à toutes celles qui leur ont porté leur concours. Les gagnantes des différents articles du Tombola sont:

Tirage du cheval: Mme J. Moore, Fort Frances.

Tirage de la montre en or: M. R. Papineau, Saint-Janvier.

Tirage de la boite de parfum: le R. P. O. obillard, o.m.i.

Tirage de la boite de chocolat: M. X. Paillé.

Nous disons donc merci à tous et au revoir au prochain pique-nique.

Communiqué.

NOTRE-DAME DE LOURDES

La semaine dernière a été fructueuse en visites pour le presbytère. Entre autres nous devons citer celle du Chanoine Decelles, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, Québec. Il était accompagné de son frère curé. Les R. P. ont aussi eu la visite de M. Gendron, de La Salle, et celle de M. Boivin, curé de Somerset.

* * *

Dans notre contrée le temps se maintient au beau malgré quelques petites averses qui ne sont pas sans incommoder les cultivateurs qui travaillent à rentrer le foin, malheureusement rare cette année. Par contre, la récolte des grains s'annonce magnifique. Déj plusieurs champs d'orge sont en maturité et le travail des moissons va commencer sous peu.

* * *

Depuis quelques jours, le pays semble en effervescence. Des groupes se forment d'où s'élèvent des discussions. Déjà un (meeting) a eu lieu et d'autres sont annoncés. C'est la campagne électorale qui bat son plein. Il faut espérer que de tous ces chocs d'idées jaillira la lumière qui devra nous guider dans l'accomplissement de notre devoir de citoyen.

Pour nous Français et Canadiens, réfléchissons mûrement avant de déposer notre bulletin dans l'urne. De cette petite action dépend peut-être l'avenir de notre race au Canada.

X.

LA ROUMANIE SAISIT LES MUNITIONS ALLEMANDES

Les manoeuvres allemandes échouent piteusement

Milan, 30. — Des dépêches de Bucarest affirment que le gouvernement roumain refuse catégoriquement de laisser passer, sur son territoire, les munitions destinées à la Turquie.

Les Allemands étaient si sûrs que la Roumanie céderait, qu'ils avaient expédié des milliers de wagons de matériel de guerre qui, maintenant, congestionnent les chemins de fer autrichiens, sur la frontière roumaine. Cinquante wagons, qui avaient franchi la frontière, ont été saisis par les autorités roumaines.

Les Turcs, dans l'impossibilté de se procurer de nouvelles munitions, se sont décidés à faire un effort désespéré, avec les réserves dont ils peuvent encore disposer, pour rejeter les alliés de la péninsule de Gallipoli.

Au dernier conseil de guerre tenu à Constantinople, auquel assistaient le maréchal von der Goltz et le général Liman von Sanders, il a été décidé de concentrer à Gallipoli, la garnison d'Andrinople et les troupes surveillant la mer Noire.

L'Allumeur de Réverbères

Par **Melle Cumming**

Roman de La Liberté — No 38

—Votre bonheur ne saurait égaler le mien, répondit Willie avec la voix la plus douce et en jetant sur Gertrude un regard de tendresse, car plus je vous vois, plus je vous retrouve. Je commence à comprendre cependant que j'ai eu tort de ne pas vous écrire et de ne pas vous annoncer mon arrivée.

Gertrude sourit. Les paroles et les regards de Willie étaient si affectueux, qu'elle commençait à espérer que le jeune homme n'avait jamais cessé de l'aimer d'amitié sinon d'un sentiment plus tendre.

—Non, dit-elle, j'aime les surprises, ne vous le rappelez-vous pas?

—Si, je me le rappelle! je n'ai rien oublié de ce que vous aimiez.

Au même moment les oiseaux de Gertrude, dont la cage était suspendue à la fenêtre près de laquelle elle se trouvait, se mirent à gazouiller comme ils avaient habitude de le faire chaque soir aux approches de la nuit.

A ce bruit Willie se retourna.

—Ce sont vos oiseaux, dit Gertrude, ceux que vous m'avez envoyés.

—Est-ce qu'ils sont encore tous vivants?

—Oui, tous sans exception.

—Vous avez été pour eux une bien bonne maîtresse, ils doivent bien vous aimer.

—Je n'ai point à me plaindre de leur ingratitude.

—Vous prenez toujours tant de soin de ceux que vous aimez, chère Gerty, que vous savez prolonger leur existence.

L'accent de la voix de Willie, plus encore que ses paroles, trahissait sa profonde émotion.

—Miss Graham va bien? demanda le jeune homme.

Gertrude répondit que ses nerfs avaient été vivement agités par une terrible émotion, et elle fut par suite amenée à parler de l'événement qui l'avait causée.

Elle n'oublia qu'une chose, ce fut de dire qu'elle y avait ellemême assisté.

Willie raconta que lui aussi connaissait cet événement, blâma l'imprudence des capitaines, et exprima son regret de n'avoir pas su la présence de miss Graham à bord. Il n'eût pas manqué, ajouta-t-il, de présenter ses hommages à une femme qu'il affectionnait autant à cause de Gertrude qu'à cause de ses propres vertus.

Peu à peu la conversation entre les deux jeunes gens prit des allures plus aisées. Leur ancienne familiarité commençait à reparaître.

On s'entretint de Calcutta, de Paris, de l'existence passée, et de mille anciens souvenirs intéressants pour les deux interlocuteurs. Au bout d'un certain temps un domestique se présenta à la porte du salon, et, sans remarquer la présence d'un étranger, annonça que le thé était servi. M. Graham se leva, et se tint debout le dos au feu. Willie se leva de son côté, et se prépara à prendre congé. M. Graham l'invita froidement à rester; mais Willie refusa si expressément, que Gertrude comprit qu'il avait été blessé de l'accueil peu empressé de M. Graham. En effet, outre que le vieillard aimait peu les jeunes gens en général, il avait de plus deux motifs de se montrer peu sympathique à Willie. D'abord le jeune homme était tombé à l'improviste au milieu de son intérieur, et avait dérangé ses plans de retraite; de plus, il ne pouvait encore oublier que c'était pour aller soigner les parents du jeune Sullivan que Gertrude l'avait abandonné, circonstance que l'amour-propre froissé du vieux négociant n'avait jamais entièrement pardonnée à la jeune fille.

Gertrude accompagna Willie jusqu'à la porte extérieure. La pluie avait cessé, mais l'air était humide et froid. En traversant la cour, Willie boutonna son habit.

—Vous n'avez pas de pardessus, dit Gertrude, la nuit sera fraiche, et vous êtes accoutumé à un climat plus chaud: tenez, prenez ce châle.

Et en disant ces mots, Gertrude offrit au jeune homme le plaid écossais qu'elle avait en ce moment sur les épaules.

Willie la remercia, mit le plaid sur son bras, saisit les deux mains de la jeune fille, et la regarda un instant comme s'il avait quelque chose à lui dire. Mais voyant que Gertrude cherchait à éviter ses regards, il lâcha ses mains, lui dit adieu avec une expression de tristesse mal déguisée, et franchit rapidement le seuil de la porte.

Gertrude resta appuyée sur cette porte jusqu'à ce que le bruit des pas du cheval qui emportait Willie eût cessé de retentir à son oreille. Alors seulement elle ferma la porte, et regagna précipitamment sa chambre. L'énergie qui l'avait soutenue pendant cette première entrevue si redoutée et pourtant si désirée, l'abandonna complètement. Elle compara les jours passés au jour présent, et se dit que le moment de ses plus cruelles épreuves était arrivé.

Sans doute elle avait retrouvé Willie, sous plusieurs rapports, ce qu'elle l'avait connu autrefois. C'était le même coeur noble et généreux, la même bonté, la même grandeur d'âme; mais, hélas! l'avenir l'effrayait, et, toute hors d'elle-même, elle se jeta sur son lit, cacha sa tête dans ses oreillers, et se mit à pleurer amèrement.

Au même instant un léger coup fut frappé à la porte. Croyant qu'on venait l'avertir de se rendre à table, Gertrude, sans se déranger, dit à Jane qu'elle n'avait aucun appétit, et qu'elle ne souperait pas.

—Ce n'est pas cela, reprit la domestique, c'est une lettre que je vous apporte.

D'un bond Gertrude fut à la porte et l'ouvrit.

—Voici ce qu'un petit garçon m'a remis, dit cette fille en plaçant un paquet entre les mains de Gertrude. Il m'a dit rapidement de vous le porter de suite, et s'est sauvé à toutes jambes.

—Donnez-moi de la lumière, fit Gertrude.

La domestique sortit pour aller chercher une lampe. En attendant, Gertrude se demandait ce que pouvait contenir un paquet aussi volumineux que celui qu'elle tenait dans ses mains; elle ne pouvait croire que ce fût une lettre de M. Amory, car elle avait calculé que la réponse qu'elle attendait ne pouvait lui arriver plus tôt que le lendemain matin. De qui pouvait être ce message?

Elle en était encore aux conjectures, quand Jane rentra tenant à la main une lampe allumée. Jeter un coup d'oeil sur la suscription et briser le cachet, fut pour Gertrude l'affaire d'un instant. L'enveloppe contenait plusieurs feuilles écrites que la jeune fille dévora d'un oeil avide et d'un coeur ému.

XLIV.—Un Père.

Voici ce que contenait cette longue épître:

"Ma fille!

"Ma chère fille bien-aimée, maintenant que vos paroles m'ont enlevé ma crainte la plus poignante, celle de penser qu'on vous avait appris à haïr et à mépriser mon nom, maintenant que je sais que je m'adresse à un juge prévenu, je veux vous faire le récit de ma vie. Puisse ce récit, en vous prouvant que je suis votre père, mériter votre amour et votre confiance à un homme qui, en dépit des jugements du monde, fut bien plus malheureux que coupable!

"Je ne vous cacherai rien: M. Graham est mon beau-père. Ma douce et sainte mère, morte, hélas! depuis longtemps, aima Emily comme sa propre fille. Attaché comme vous le voyez par des liens sacrés à ceux qui vous sont le plus chers, j'ai été tout d'un coup séparé d'eux par un événement affreux, car non-seulement ma main fut assez malheureuse pour plonger la pauvre Emily dans des ténèbres éternelles (ne me haïssez pas pour cela, Gertrude), mais j'eus encore la douleur de passer aux yeux de tout le monde pour un monstre d'ingratitude et de noirceur. Et pourtant le pauvre banni était innocent d'un pareil crime, comme j'espère vous le faire voir par la suite de ce récit.

"La nature m'avait fait orgueilleux, mon éducation ne fit que développer ce penchant fatal. J'étais l'idole d'une mère malade qui, tout en m'aimant avec une tendresse pour laquelle je ne saurais trop bénir sa mémoire, n'eut ni assez de force ni assez de courage pour réprimer mes défauts naissants. Quoique porté à l'orgueil et à l'indiscipline, je n'étais cependant ni méchant ni vicieux, et si la vivacité de mon caractère m'entraînait parfois dans des disputes avec mes camarades d'école, je ne comptais pas moins parmi eux beaucoup d'amis et ne m'y savais pas un seul ennemi. L'indépendance dont j'abusai peut-être pendant les premières années de ma vie reçut tout à coup un frein; ma mère se remaria, et je ne tardai pas à sentir avec amertume la main de M. Graham s'appesantir durement sur ma jeune liberté. S'il m'eût traité avec douceur, s'il eût cherché à se concilier mon affection, ce qui n'était pas difficile, sensible et passionné comme je l'étais, il est impossible de prévoir quelle influence il eût exercée sur moi, et combien ma destinée eût été modifiée par cette circonstance.

"Mais il fit tout le contraire. Ses rapports avec moi étaient tous marqués au sceau de la réserve et de la froideur. Les premières avances que je lui fis, à

LES RUSSES TIENNENT BON

Ils prennent même l'offensive sur plusieurs points du front

Londres, 29. — Les Russes tiennent bon en défendant Varsovie, et l'impossibilité où se trouvent les Austro-Allemands d'avancer est indiquée dans le dernier communiqué officiel de Petrograd. Des engagements d'avant-garde qui pour les Russes ont été un succès ont eu lieu à l'ouest et au sud de Mitau. Le front formé par le Narew, tient toujours bon et les efforts tentés par les Allemands pour s'avancer d'Ostrolenka vers le Prut ont été repoussés.

Les tranchées prises par les Allemands près de l'embouchure de la Skwa ont été reprises rapidement. La situation reste inchangée entre la Vistule et la Vieprz, mais entre la Vieprz et la Bug, les Russes, victorieux, ont gagné du terrain et ont fait des prisonniers. Au sud de Sokal, les Russes ont pris l'offensive et capturé de nombreux prisonniers.

* * *

Petrograd, 29. — L'état-major général a publié la note officielle suivante:

"Les communiqués officiels allemands annonçant que les Allemands se sont emparés des forteresses russes de Pultusk et Rozan, nécessitent à peine une correction.

"Ni Pultusk, ni le village de Rozan n'ont jamais été fortifiés."

Les critiques militaires des journaux de Petrograd, après s'être entretenus avec les autorités militaires les plus compétentes, prient le public russe d'envisager les événements qui sont sur le point de se réaliser avec tranquillité et de "conserver sa confiance à la glorieuse armée russe jusqu'à ce qu'elle prenne une offensive décisive appelée à priser une fois pour toutes la puissance de l'ennemi qui s'obstine à vouloir percer ses lignes."

Le "Rech" dit:

"Jusqu'au jour où nos armées recevront les munitions dont elles ont besoin, la chose principale est d'éviter une bataille et de se retirer sur des positions préparées à l'avance, alors même qu'une retraite de ce genre permettrait à l'ennemi d'occuper plus de territoire qu'il n'en occupait auparavant. Il est préférable, en effet, d'abandonner un territoire qui peut être regagné que de sacrifier une armée qui ne peut être que difficilement remplacée."

Citant les paroles d'un personnage militaire faisant autorité, le "Rech" va jusqu'à dire qu'il est impossible que la Russie soit à la veille d'effetuer une manoeuvre, d'après laquelle l'armée se retirerait de la ligne de la Vistule jusqu'à la nouvelle ligne de défense tracée par les importantes forteresses de Kovno, Grodno et Brest-Litovsk.

Le "Rech" en concluant, appuie sur la nécessité d'accorder une plus grande importance aux considérations stratégiques que politiques.

"La "Gazette de la Bourse" appelle l'attention sur un interview accordée à son écrivain militaire, qui dit que soixante-dix divisions allemandes, toute la cavalerie allemande et une grande partie de l'armée austro-hongroise opèrent actuellement contre la Russie, empêchant sur le front nord la concentration de l'armée russe qui serait nécessaire pour que la Russie puisse actuellement prendre une offensive décisive. Ce journal fait remarquer que jusqu'à ce que la Russie ait complété la mobilisation de ses forces industrielles son armée n'est pas à même de lutter à armes égales avec l'armée alemande. Le journal discute en outre la conservation des forteresses de la ligne Narew-Vistule qui sont l'objectif de l'avance actuelle des Allemands.

LE PROBLEME DES MUNITIONS

Les efforts de l'Allemagne

L'un des derniers communiqués officiels relatait une offensive toute locale des Allemands dans les Vosges, à la Fontenelle, région du Ban-de-Sapt. L'ennemi a réussi à prendre pied sur un de nos ouvrages avancés et, finalement, à se maintenir à l'extrémité de cet ouvrage. En quoi faisant? En concentrant sur cet espace restreint, large de 200 mètres au plus, une pluie de projectiles, au nombre de 4,000.

Est-ce assez significatif? Avec des canons, avec des munitions en masse, en abondance, l'ennemi fait ce qu'il veut. Il l'a bien prouvé en Galicie. Il vient d'en entreprendre sur une toute partie de notre front la démonstration pour nous-mêmes. Il faut espérer que nous en ferons notre profit.

Du reste, les efforts que nos alliés et nous accomplissons, pour nous procurer une supériorité d'artillerie et de munitions, inquiètent si visiblement les Allemands, qu'ils redoublent d'ardeur pour conserver et accroître cette supériorité.

La "Gazette de Francfort" reconnaît que c'est grâce aux 700,000 obus lancés en quelques heures sur un secteur restreint que le front russe de la Dunajetz a pu être enfoncé, ce qui a permis la reprise de Permysl, la marche sur Lemberg et la retraite de nos alliés derrière cette ville.

La haute valeur de l'artillerie lourde et du feu concentré des gros canons et des mortiers, lit-on d'autre part dans la "Démocratie de Delémont", est un dogme qui s'est établi définitivement dans le cours de la guerre actuelle. C'est pourquoi, à mesure que les alliés comblent la différence entre leur grosse artillerie et la formidable artillerie des Austro-Allemands, les chances de ceux-ci vont en diminuant.

Nos ennemis le savent si bien, que la fièvre des armements à outrance les reprend avec intensité. Ils ont achevé la construction d'un dreadnought de 25,600 tonnes, d'un croiseur-cuirassé de 26,200 tonnes et de deux croiseurs très rapides.

A la fin de l'année, ils auront quatre dreadnoughts nouveaux et un certain nombre de croiseurs-cuirassés. Ils ont également construit 24 sous-marins de 1,200 tonnes, avec rayon d'action de 3,000 milles et une vitesse de 16 noeuds en immersion et de 20 noeuds en surface.

Dans la Belgique, ils ont établi de nouveaux chantiers pour la construction de sous-marins à Hoboken, Termonde et Puers. Plus de 5,000 mécaniciens travaillent nuit et jour. Certains prétendent que ces chantiers peuvent lancer dix sous-marins par mois.

Ces informations contiennent sans doute une part d'exagération, de vantardise; elles n'en dénotent pas moins chez l'ennemi une volonté de vaincre, par la puissance de son industrie, par l'entente absolue, la discipline rigoureuse qui règnent sur toutes les usines, sur tous les instruments de production en Allemagne.

Il est salutaire de constater cela; il est utile de montrer que l'Allemagne n'est pas abattue, qu'elle forge, avec plus d'activité que jamais, des armes de guerre et que nous ne pourrons la terrasser qu'en faisant comme elle et plus qu'elle.

LA BATAILLE DE VARSOVIE

Les troupes allemandes sont tenues en échec par les Russes

Londres, 28. — Bien que les Allemands occupent actuellement une grande ligne partant du golfe de Riga et s'avançant dans le sud-ouest faisant le tour de Varsovie et, de là, s'étendant vers la frontière de Galicie, près de Sokal, le front russe n'est pas percé et on estime qu'ils ont perdu 500,000 hommes, peut-être davantage, dans ces opérations.

Sur la Narew, au nord de Varsovie, les Russes ont opposé à leurs adversaires une résistance opiniâtre, tenant en échec le général von Hindenburg, alors qu'au sud, les forces austro-allemandes combinées pour s'emparer de la ligne Lublin-Chelm, sans pouvoir arriver à remporter un succès définitif.

L'attaque sur ce dernier front a été renouvelée avec une violence extraordinaire, et les Allemands prétendent avoir amélioré leur position sur l'extrême droite, qui s'appuie sur la Bug.

A l'ouest de Varsovie, le calme règne, comparativement à ces derniers jours, et c'est le long du secteur Lublin-Chelm, ou dans la région de la Narew, que l'on croit qu'une bataille décisive se livrera.

Les critiques militaires anglais ne sont pas d'accord pour dire lequel de ces fronts a la plus grande importance stratégique, mais une victoire remportée par les Allemands sur l'un ou l'autre front amènerait la chute certaine de Varsovie.

* * *

Petrograd, 28. — Un ukase impérial paru aujourd'hui appelle sous les drapeaux les hommes nés en 1896.

On annonce que le gouvernement est sur le point d'ordonner la mobilisation générale dans toute la Sibérie.

L'ATTITUDE DE LA ROUMANIE

Toutes les précautions possibles sont prises pour empêcher armes et munitions de passer

Paris, 31. — La nouvelle venant de Bucarest et disant que l'ordre a été donné aux fonctionnaires roumains à toutes les gares de la frontière d'examiner les wagons de marchandises appartenant à l'Autriche-Hongrie, à l'Allemagne et à la Turquie pour empêcher par tous moyens possibles, le passage par la Roumanie, des munitions et des armes a été officiellement confirmée aujourd'hui à la légation de Roumanie à Paris.

On a annoncé que les wagons transportant des toneaux de bière entourés de glace et envoyés d'Allemagne en Turquie avaient été examinés, et que l'on s'était aperçu que les tonneaux contenaient des munitions de guerre. Les wagons de marchandises étaient pourvus, dit-on, de doubles parois, derrière lesquels des armes étaient cachées.

Tous les moyens connus par les contrebandiers ont été employés pour passer par la Roumanie des armes et des munitions, destinées aux troupes ottomanes.

En raison de cet état de choses les dépêches de Bucarest font savoir que le gouvernement roumain a demandé aux puissances composant la Triple Entente de lui envoyer quelques-uns de leurs plus habiles douaniers et détectives, pour l'aider à empêcher le transport des munitions.

Un diplomate intéressé à la question, interrogé au sujet de la véracité des bruits disant que la Roumanie avait déjà conclu une entente avec les puissances composant la Triple Entente, et n'attendant que le concours de l'Italie pour prendre part à la guerre aux côtés des alliés, a répondu: "Tout cela tend à prouver que les négociations entreprises pour l'entrée prochaine de la Roumanie dans la guerre se poursuivent d'une manière satisfaisante."

LA REVOLUTION DE HAITI

Le président Giullaume est arraché par la foule de la légation française et assassiné

Port-au-Prince, 28. — Une révolution, plus terrible que celles mêmes qui ont ensanglanté la capitale pendant la présidence de Nord Alexis, a éclaté à Port-au-Prince hier. Ce fut la suite du mouvement qui prit naissance dans le nord, où les adhérents du Dr Bobo, deux fois expulsés de Haïti, ont essayé pendant plusieurs mois de renverser du pouvoir le général Vilbrun Guillaume.

Une foule furieuse de Haïtiens s'est emparée aujourd'hui du général Vilbrun Guillaume, à la légation de France, où il s'était réfugié hier, et l'ont mis à mort devant la légation.

Le président et les membres de sa famille trouvèrent un refuge à l'abri du drapeau français, après qu'il eut été chassé du palais présidentiel par les révolutionnaires qui, au long d'une attaque de plusieurs heures, détruisirent partiellement le palais exécutif. La tentative de se saisir du président échoua hier devant la protestation énergique du ministre français à Haïti.

Le corps du général Oscar, fusillé par les rebelles, est resté gisant devant le consulat de la république dominicaine à la place même où il est tombé.

Le gouverneur avait cherché refuge au consulat après son insuccès dans la défense du palais présidentiel. Une foule envahit alors le palais, s'empara du général et l'exécuta sommairement. On tenait le général Oscar pour responsable de l'exécution de 160 prisonniers politiques, dans la matinée du même jour.

La foule qui envahit la légation française était composée en grande partie de parents et amis des victimes de l'exécution en masse des prisonniers politiques.

M. Girard, le ministre de France à Haïti, protesta vigoureusement, mais ne put protéger le président Guillaume, qui fut traîné dans la rue. Une fois là, la foule de ses ennemis, au milieu des imprécations et des cris de malédiction, le mit à mort. Le corps du président fut mutilé, attaché à une corde et traîné dans les rues.

Le croiseur des Etats-Unis "Washington", commandé par le contre-amiral Caperton, est arrivé en vue de Port-au-Prince aujourd'hui, venant de Cap-Haïtien.

On se prépare à débarquer l'infanterie de marine et les fusillers marins.

Le croiseur français "Descartes" est attendu demain à Port-au-Prince.

Le corps mutilé du président Guillaume et traîné dans les rues de la ville a été enterré par plusieurs femmes aujourd'hui, dans un cimetière, en dehors de la capitale.

La ville a repris sa tranquillité.



Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

LES MUNITIONS

D'après le commandant de Civrieux, on peut affirmer que la question des munitions domine l'ensemble de la conflagration européenne. L'étude exacte qui en sera faite plus tard fournira sans doute l'explication de ces mouvements de flux et de reflux, qui apparaissent pour la première fois dans l'histoire militaire, de ces offensives qui semblent irrésistibles et qui s'éteignent dès les premières étapes.

C'est que la consommation de projectiles dépasse certainement tout ce que l'imagination pouvait concevoir. L'Illustration en a donné une idée dans un simple tableau qui évite de faciles calculs. En supposant un tir réglé à quinze coups par minute, chiffre inférieur à la vitesse réalisable, en douze minutes une batterie de 75 a lancé 720 obus. Dans le même temps, l'artillerie d'un corps d'armée sèmera 21,500 projectiles.

Si nous supposons que sur le front de la Belgique à la Suisse nos seules pièces de campagne restent chacune en action durant seulement douze minutes d'un seul jour, la dépense aura été, en gargousse, de 650,000 unités projetant près de 200 millions de balles et en argent de 20 millions de francs!

l'instigation de ma mère, furent repoussés avec dédain. Un jour je l'appelai mon père, il ne prit même pas la peine de me répondre; je ne l'oubliai jamais, et dorénavant j'eus soin de ne plus lui donner ce titre. Tout en me traitant sous plus d'un rapport comme un étranger, M. Graham n'en prétendait pas moins exercer sur moi l'ascendant et l'autorité paternelle; et ses ordres toujours donnés d'une voix impérieuse et dure, faisaient naître dans mon coeur des idées de rébellion. Deux causes principales contribuèrent à m'aigrir et à me rendre insupportable la domination de mon beau-père. La première fut le sentiment de la dépendance où me plaçait mon manque absolu de fortune, la seconde fut le résultat de l'indiscrétion d'un domestique qui avait connu ma famille, et qui m'apprit que les froideurs de M. Graham avaient leur véritable cause dans l'inimitié qui avait autrefois existé entre lui et mon père, homme aussi honorable que distingué, et auquel j'étais fier d'entendre dire que je ressemblais.

"Quelle que fût la violence de mes sentiments intimes, j'obéissais cependant à M. Graham. Qu'aurais-je pu faire, je n'étais encore qu'un enfant. D'ailleurs, par égard pour ma mère, je m'efforçais de respecter l'homme auquel sa destinée était liée. Ce n'était qu'à de rares intervalles, et quand je croyais avoir été l'objet de quelque grande injustice, que je manifestais mon ressentiment, encore ma mère avait-elle toujours le talent de m'apaiser et d'empêcher que des scènes de violence vinssent troubler la paix de notre intérieur. Plusieurs années se passèrent de la sorte; et si je n'appris pas à aimer M. Graham plus que par le passé, l'habitude de la vie commune, l'intérêt que je portais à mes études, la tendresse toujours croissante de ma mère finirent par me rendre ma position de plus en plus tolérable.

"Mes ennuis n'étaient plus d'ailleurs sans compensation. Je chérissais Emily, et les sentiments que j'avais pour elle étaient payés par un juste retour. Je l'aimais non parce que, comme un ange de paix, elle savait toujours s'interposer entre son père et moi, non parce qu'elle partageait mes goûts et mes illusions, mais parce que nos deux coeurs étaient faits l'un pour l'autre, et qu'il fallait le plus horrible de tous les événements pour rompre des liens aussi sacrés. Je crois qu'il est inutile d'entrer sur ce point dans de plus longs détails; qu'il vous suffise de savoir qu'Emily m'était chère au-delà de toute expression, et qu'elle était devenue le but de mon existence.

"Ma mère mourut. Je m'étais décidé, dès avant cette époque, à entrer en qualité d'employé dans la maison de M. Graham. Cette carrière me déplaisait, et je ne l'avais prise que par égard pour la volonté de ma mère. Cependant, après sa mort, je gardai ma position et continuai, comme par le passé, à vivre dans la maison de mon beau-père. Ce fut à dater de cette époque que commença vis-à-vis de moi, de la part de M. Graham, un système de sourde agression et d'injuste défiance qui, en blessant mon orgueil, devait l'exalter jusqu'à la frénésie. Pardonnez-moi, Gertrude, de vous parler en ces termes d'un homme que vous devez respecter, mais je dois être franc pour les autres comme pour moi-même. Il m'attaqua dans ce que j'avais de plus cher au monde, et chercha à m'enlever l'amour de sa fille Emily. Je ne vous dirai point quel motif je lui supposais d'agir ainsi, non plus que les moyens qu'il employa pour arriver à ce but; il faut seulement que vous sachiez que cette conduite de sa part changea mon antipathie en une véritable haine, et mon obéissance forcée en une opposition ouverte.

"Bien loin de me soumettre aux volontés de celui que je considérais comme un tyran, je recherchais tous les moyens de me rapprocher d'Emily, et j'usais de mon influence sur cette âme aimante et timide pour la pousser à éluder les ordres de son père.

"Il n'était point question d'amour entre nous, car, par un sentiment de délicatesse dont ma position de fortune me faisait une obligation, j'évitais de parler mariage et de la lier à moi par des promesses. Mais, par orgueil, et par une indépendance puérile que je me suis bien des fois depuis reprochée comme une folie criminelle, j'aimais à braver son père en face, et à lui montrer à chaque instant que sa volonté méprisée n'aurait jamais la puissance de rompre le lien qui nous unissait l'un à l'autre.

"Sur ces entrefaites Emily tomba malade, et je fus six semaines sans la voir. Aussitôt que j'appris qu'elle était assez bien pour sortir de sa chambre, j'épiai l'occasion de lui rendre visite. Cette occasion ne se fit pas attendre, et nous étions ensemble dans la bibliothèque depuis environ une heure, quand M. Graham entra à l'improviste avec un visage dont je n'oublierai jamais l'expression dure et sévère. J'affectai de ne point interrompre ma conversation; car je m'étais préparé à cette rencontre, je le croyais du moins. Mais combien je savais peu les soupçons dont j'allais me trouver l'objet!

"J'avais prévu qu'en me voyant seul avec sa fille, M. Graham me reprocherait ma désobéissance, et parlerait de sa volonté méconnue, toutes choses pour lesquelles j'avais des réponses prêtes; mais quand je l'entendis me reprocher avec les expressions les plus injurieuses un calcul honteux et des projets infâmes qui jamais n'avaient approché de mon esprit, je demeurai muet de surprise, de colère et d'indignation.

"Ce ne fut pas tout: bientôt je me vis accusé par lui, en présence de celle que j'aimais, du plus bas de tous les crimes; M. Graham m'appela faussaire, assurant que ma culpabilité venait d'être découverte et était dorénavant hors de doute. A cette accusation calomnieuse, mon esprit se perdit, je sentis ma tête en feu et mon bras se leva: que voulais-je faire, je n'en sais rien. Peut-être ne levais-je la main que pour prendre le ciel à témoin de mon innocence, peut-être aussi, dans l'excès de ma colère, j'allais frapper mon accusateur, quand un cri terrible m'arrêta et me fit retourner du côté d'Emily. Elle venait de tomber sur le sofa sans force et sans vie.

"Oubliant tout pour ne songer qu'à l'état où cette scène avait mis ma trop sensible amie, je courus à son secours. Une table était placée près d'elle, plusieurs bouteilles s'y trouvaient pêle-mêle, j'en pris une que, dans mon empressement, je croyais être un simple cordial, et je versai une partie de son contenu sur le visage de la jeune fille. J'ignore encore quelle était cette affreuse liqueur, mais l'effet en fut terrible. Un affreux malheur venait d'avoir lieu, et c'était ma main qui l'avait accompli!

"Rendue au sentiment de l'existence par une douleur intolérable, Emily s'élança du sofa par un bond convulsif, frappa l'air de ses bras agités, fit quelques pas en avant, puis tomba lourdement dans un des angles de la chambre. Je cours à elle, et je voulus la relever, mais elle me repoussa en jetant des cris perçants. M. Graham, que l'horreur de cette scène avait un instant paralysé, s'élança tout d'un coup comme un furieux, et au lieu de m'aider à relever la pauvre Emily, qui était gisante sur le plancher, et sans avoir égard à mon état presque aussi pitoyable que celui de la victime, il m'accabla d'épithètes injurieuses et de sanglants reproches, m'accusant d'être l'assassin de sa fille. Ce fut avec ces paroles, qui retentissent encore à mes oreilles épouvantées, que je fus jeté à la porte de la maison de M. Graham, et que je me vis l'entrée de cette maison interdite pour jamais.

"Ce jour affreux fut suivi d'une nuit plus affreuse encore; je n'essayerai point de la dépeindre. Au sortir de la maison, où je laissais Emily en proie aux plus atroces douleurs, je courus comme un insensé à travers les champs. Je restai toute la nuit dehors en proie aux pensées les plus sinistres; le lendemain, au lever du soleil, la fièvre brûlait mon sang, j'étais presque fou. Peu à peu, cependant, la prostration remplaça cet état de surexcitation; je me trouvai un peu plus calme, et commençai à penser à ce qui me restait à faire.

"Le désir d'avoir des nouvelles d'Emily et d'apprendre jusqu'à quel point ma fatale erreur lui avait été funeste, me donna le courage de me présenter chez M. Graham. D'ailleurs, tout ce que je possédais, quelque argent provenant de mon dernier quartier de pension, des papiers et quelques bijoux, héritage de ma mère, se trouvaient dans la chambre que j'avais occupée dans cette maison; c'était un motif de plus. Ma résolution prise, je m'acheminai vers la ville, bien déterminé à avoir des nouvelles d'Emily, dussé-je pour y parvenir affronter en face la colère de son père. Près de pénétrer dans cette demeure qui, la veille encore, était la mienne, j'hésitai à aller plus loin. M. Graham m'avait traité avec tant d'injustice et de dédain! si je le rencontrais, peut-être renouvellerait-il ses odieuses accusations; et je sentais que moi-même je n'aurais pas la force de me contenir et de respecter le père d'Emily. J'en avais déjà trop fait pour le malheur de cette famille, je ne voulais pas m'exposer à devenir plus coupable encore. Cependant il fallait que je le visse, il fallait que je me défendisse contre les imputations calomnieuses qui pesaient sur moi; mais il valait mieux que la rencontre eût lieu hors de la maison où souffrait la pauvre Emily; le mieux était d'aller le trouver dans ses bureaux. C'était là que le crime de faux avait été commis, c'était là aussi, en présence de mes camarades, que je devais me défendre et prouver mon innocence. Avant tout, cependant, il fallait avoir des nouvelles d'Emily et connaître l'étendue du malheur dont j'étais la cause. Pour cela je devais pénétrer dans la maison, et il fallait attendre que la nuit venue me permît de m'y glisser inaperçu.

"J'errai donc à l'aventure pendant toute la journée sans prendre de nourriture, et sans même en éprouver le besoin. La pensée d'Emily souffrante m'absorbait au point de me faire oublier jusqu'au soin de ma propre conservation.

(A suivre)

CANDIDATS AU MANITOBA

La mise en nomination a eu lieu vendredi et tous les sièges sont contestés. — Des fonctionnaires démissionnent pour briguer les suffrages.

La nomination des candidats s'est faite vendredi pour 46 sièges électoraux de la législature manitobaine. Il n'y aura pas une seule élection par acclamation sur les 49 comtés. La lutte électorale a été remise à plus tard dans 3: Le Pas, Grand Rapids et Churchill Nelson.

Dans la division sud de Winnipeg, la lutte se fera strictement entre conservateurs et libéraux.

Dans la division nord, à part les candidats conservateurs et libéraux, il y aura de plus un représentant du parti démocrate socialiste. Dans le centre, Geo. Armstrong arborera l'étendard du parti socialiste contre ses adversaires.

L'un des événements remarquables, c'est la démission de MM. L. McMeans et A.-J. Norquay, qui ont renoncé à léurs positions de fonctionnaires du gouvernement pour sep résenter comme candidats conservateurs. M. F.-G. Taylor, candidat de l'opposition dans le collège électoral de Portage-la-Prairie, en a aussi agi ainsi.

Plusieurs Canadiens-français briguent les suffrages. Du côté des libéraux, il y a MM. J.-A. Talbot, de La Vérendrye; Jos. Dumas, de Saint-Boniface; Z.-H. Rhéaume, de Sainte-Rose. Du côté des conservateurs, se trouvent MM. A. Préfontaine, de Carillon; A. Bénard, d'Iberville; J.-B. Lauzon, de La Vérandrye; J. Parent, de Morris; J.-A. Beaupré, de Saint-Boniface; J. Hamelin, conservateur-indépendant, de Sainte-Rose.

Coll. élec.	Libéraux	Conservateurs	Indépendants
Assiniboia	J. W. Wilton	J. T. Haig	W. D. Bayley
Arthur	John.. Williams	W. S. Kenner	
Beautiful Plains	W. R. Wood	J. H. Irwins	
Birtle	G. H. Malcolm	F. Arnold	
Brandon	S. E. Clement	Sir J. A. M. Aikins	
Carillon	T. B. Molloy	A. Préfontaine	
Cypress	Dr W. A. Myles	George Steele	
Dauphin	Dr Harrington	W. Buchanan	J. W. McQuay
Deloraine	Hon. Dr Thornton	J. C. W. Reid	
Dufferin	E. A. August	A. S. Argue	
Elmwood	Dr T. G. Hamilton	D. Munroe	
Emerson	J. D. Baskerville	G. Coulter	
Gilbert Plains	W. B. Findlater	S. Hughes	
Gimli	F. D. Furley (I L)	G. Thorvalson	
Gladstone	Hon. Dr Armstrong	A. Singleton	
Glenwood	James Breakey	John Perdue	
Grand Rapids	(élec. différée)		
Haviota	J. H. McConnell	J. M. Fraser	
Iberville	James Black	A. Bénard	
Kildonan-S.-Andrews	G. W. Prout	R. Saunders	
Killarney	S. M. Hayden	Hon. G. Lawrence	
Lakeside	L.-col. D. McPherson	J. J. Garland	
Lansdowne	Hon. T. C. Norris	W. J. Cundy	
La Vérandrye	P. A. Talbot	J. B. Lauzon	
Minnedosa	Geo. Grierson	Jas. R. Muir	
Mountain	J. B. Baird	John Dale	
Morris	Wm. Molloy	J. Parent	
Manitou	Geo. T. Armstrong	W. H. Sharpe	
Morden-Rhineland	Hon. Winkler	W. J. Tupper	
Nelson	(élec. différée)		
Norfolk	Jno. Graham	R. F. Lyons	
Port. la Prairie	E. A. McPherson	F. F. Taylor	
Roblin	Wm. Angus	F. Y. Newton	
Rockwood	Arthur Lobb	Thos Scott	
Russell	W. W. Wilson	J. B. Laycock	
Saint-Boniafce	Jos. Dumas	J. A. Beaupré	J. P. Howden (Lib. Ind.)
S.-Clements	D. A. Ross	T. Hay	
S.-George	Skull Sigfusson	Paul Reykdal	
Sainte-Rose	Z.-H. Rhéaume	J. Hamelin (I. C.)	A. McLeod (Lib. Ind.)
Swan River	W. H. Sims	D. D. McDonald	
Turtle Mountain	Geo. McDonald	Hon. J. Johnston	
Le Pas	(élec. différée)		
Virden	Dr Geo. Clingan	R. A. Knight	
Winnipeg Nord	S. Hart Green	E. R. Levinson	R. A. Rigg (Soc. Dém.)
Winnipeg Nord	R. N. Lowery	J. P. Foley	Wm. Beech (Soc. Dém.)
Winnipeg eCntre	Hon. Johnson	A. J. Norquay	
Winnipeg Centre	F. J. Dixon(IP)	H. M. Hanneson	G. Armstrong
Winnipeg Sud	Hon. A. B. Hudson	W. J. Boyd	
Winnipeg Sud	W. L. Parrish	L. McMeans	

SUR LE FRONT RUSSE

Sauf en Courlande, l'offensive allemande est partout arrêtée

Petrograd, 28. — La communication officielle suivante a été faite aujourd'hui:

"Dans la direction allant de Tukum à Shlok (à mi-chemin entre Tukum et Riga), l'offensive de l'ennemi, commencée samedi, a été repoussée avec l'assistance des canons de la marine (évidemment les canons des navires dans le golfe de Riga).

"Au nord du Niémen, l'ennemi s'est approché du front de Pomeviaz-Keydany. Il y a eu quelques rencontres au sud-ouest de la route menant à Kovno.

"Sur le front du Narew, l'ennemi continue, sans succès, l'attaque de nos positions de la rivière Pissa, près du village de Sinvatki. Au sud de Rozan, après une rencontre opiniâtre avec les Allemands qui avaient traversé le Narew, nous les avons rejetés en arrière de la région des bouches de l'Orz jusqu'au village du même nom.

"Au sud-est de Pultusk (au nord de Varsovie), les attaques ennemies ont été repoussées. De petits engagements eurent lieu sur les défenses de Novogeorgievsk.

"Sur la rive gauche de la Vistule, les attaques ennemies, sur les ouvrages avancés d'Ivangorod, ont été repoussées. Entre la Vistule et la Vieprz, le duel d'artillerie continue.

"Entre la Vieprz et le Bug, la bataille continue intensivement. Le 25, l'ennemi nous a attaqués sur le front entier, à l'exception des environs immédiats de la Vieprz.

"Au nord de Grubechow, l'ennemi a lancé une attaque énergique, avec d'importantes forces, mais nos troupes ont repoussé tous les assauts et ont contre-attaqué avec succès. Il n'y a eu que peu de changements sur ce front, sinon que certains villages ont passé, maintes fois, de mains en mains.

"Il n'y a pas eu de combat sur le Bug,, le Zlota ni le Dniester.

"Dimanche, nos torpilleurs de la mer Noire, opérant dans la région minière, ont détruit quarante navires à voile, chargés de charbon. Ils ont aussi détruit un nouveau puits à charbon et un pont suspendu."

UN HEROS RECOMPENSE

Le général Gouraud reçoit la médaille militaire

Paris, 12. — Le président de la république, accompagné du général Duparge, s'est rendu, hier après-midi, à la maison de santé de la rue Bizet, où est soigné le général Gouraud.

Il y a été reçu par le ministre de la guerre et le docteur Quénu.

Le président avait tenu à remettre lui-même au général Gouraud la médaille militaire que le gouvernement avait décidé de lui conférer.

Profondément touché de cette visite inattendue, le général a remercié le président et le ministre avec une émotion qui a vivement impressionné les personnes présentes.

L'état du général Gouraud continue à être satisfaisant. Voici le dernier bulletin:

"Etat satisfaisant, température normale.

"Les résultats de la radiographie ont confirmé le diagnostic des lésions: d'une part, fracture esquilleuse du tibia gauche sans déplacement; d'autre part, fracture du sourcil catyloïdien du côté droit."

Le glorieux blessé a reçu les visites du général Pau et de Mme Pau, des généraux Galliéni et Galopin, qui sont restés quelques instants à son chevet.

En outre, un grand nombre de personnes sont venues s'inscrire ou déposer leur carte, notamment le général Porro, sous-chef de l'état-major général de l'armée italienne.

* * *

Voici quelques détails sur le voyage de retour en France du général Gouraud:

Pendant toute la traversée, le général supporta sans une plainte d'atroces souffrances et la douloureuse amputation du bras droit. Il ne cessa de s'inquiéter des blessés embarqués avec lui sur le "Tchad". Chaque jour, sur son ordre, le lieutenant Chesnel, un précieux collaborateur qui l'a suivi depuis l'Afrique équatoriale, allait s'enquérir de ces braves. Comme, en arrivant à Paris, un ami lui exprimait sa joie de le revoir en France, que le climat et les soins qui lui seraient prodigués alaient hâter sa guérison, le général Gouraud, on le sait, répondit:

—Oui, c'est vrai, mais je pense à mes soldats que j'ai laissés là-bas.

Il y pensait si bien, que, sur sa demande, le ministre de la guerre accordait à neuf des blessés graves, ramenés par le "Tchad", la médaille militaire, et le général dépêcha aussitôt le lieutenant Chesnel pour en faire la remise en son nom.

Arrivé à Toulon, cet officier se rendait aussitôt à l'hôpital Sainte-Anne, où il remit la médaille à un héros de Gascogne, le soldat Jean Labourdette, du 7e mixte colonial, qui a eu les deux yeux brûlés et les deux mains enlevées par un obus.

Malgré ces horribles blessures, ce valeureux mutilé a conservé un courage et une bonne humeur rares, réconfortant ses camarades moins grièvement atteints et morigénant ceux qui se plaignaient.

En s'approchant de son lit, le lieutenant Chesnel dit à ce brave et courageux Méridional:

—Eh bien! Labourdette, comment ça va-t-il?

Et Labourdette de répondre, d'une voix claire et enjouée:

—Mais ça va bien, mon lieutenant!

Le lieutenant Chesnel a remis également la médaille militaire aux soldats Théophile Chazoyon, du 7e colonial mixte, et Camille Labbé, du même régiment, hospitalisés à Saint-Mandrier; aux tirailleurs Laminacamara et Vignoiecamara, du 7e colonial mixte, de l'hôpital de la Seyne; au soldat Ferrer, du 4e zouaves, à l'hôpital du lycée; au soldat Benissy, du 7e colonial mixte; au sergent Dasté, du 4e zouaves, et au caporal Arnaud, du 7e colonial.

Ainsi, la pensée du général Gouraud a été accomplie et, tandis qu'il recevait la médaille militaire des mains du président de la république, ce glorieux insigne était donné à ses modestes et vaillants compagnons qui avaient été blessés en même temps que lui.

L'EXECUTION DE BECKER

L'ancien lieutenant de police est électrocuté dans la prison de Sing-Sing

Ossining, 30. — Charles Becker a payé sa dette aujourd'hui, en qualité d'instigateur du meurtre de Herman Rosenthal, le teneur de tripot, il y a trois ans. Il a été électrocuté dans la prison de Sing-Sing, ce matin, une heure après le lever du soleil. La vie l'abandonna à 5 h. 47, deux minutes après l'ouverture du courant électrique. Il est mort serrant la croix dans ses mains. Ses derniers mots furent: "Jésus, aie pitié de nous."

Becker est allé à la mort avec calme. Il pénétra dans la chambre de mort assisté de deux prêtres, à ses côtés. Ils psalmodiaient les litanies. Becker se joignit à eux, répétant: "Aie pitié de nous! Aie pitié de nous."

Il marcha fermement vers la chaise, s'y assit, et regarda fixement, pendant un moment, les témoins assemblés. Puis il continua le chant: "Aie pitié de nous! Aie pitié de nous".

Pendant qu'on ajustait les courroies, les prêtres récitèrent une prière que Becker répéta mot à mot. Dans cete prière, il offrait son âme au Tout-Puissant.

Becker reçut le premier courant électrique au milieu de la prière. Une minute après, un second courant fut envoyé à travers son corps après quoi les médecins le déclarèrent mort.

A 4 h. 30, Becker donna, à la machine à écrire, sa déclaration "ante mortem" signée de sa propre main:

"Ma déclaration au moment de mourir,

"Messieurs, je me présente devant vous, l'esprit calme, sachant que nulle puissance humaine ne peut me sauver de la tombe qui s'ouvre devant moi. Envisageant pleinement cette situation, et en face de ceux qui m'ont condamné, et en présence de mon Dieu et de votre Dieu, je veux proclamer mon innocence, du crime vil pour lequel je dois mourir. Vous êtes délégués, pour témoigner de mon exécution, par l'Etat même qui doit veiller à la protection de la vie des innocents. Puisse le Tout-Puissant pardonner à tous ceux qui ont participé, à quelque degré que ce soit, à ma mort prématurée. Et, maintenant, sur le bord de ma tombe, je déclare que je suis fier d'avoir été l'époux de la plus pure, la plus noble femme qui ait jamais vécu, Helen Becker. Ce dernier tribut est le seul legs que je puisse lui faire. Je vous dis, à tous, adieu. Père, je suis prêt. Amen.

Signé: Charles Becker.

MASSACRES EN ARMENIE

L'influence allemande en est la cause

Londres, 1. — Le comte de Crewe, lord président du conseil répondant à la chambre des lords à une question posée par le vicomte Bryce, au sujet du massacre des chrétiens par les Turcs en Arménie, a dit que les renseignements reçus au ministère des affaires étrangères montraient que ces crimes avaient encore dernièrement augmenté aussi bien en nombre qu'en atrocité. Ils comprennentn, a-t-il déclaré, des massacres et des déportations en masse, qui ont été exécutés sous le prétexte d'évacuation forcée. Des crimes semblables, a-t-il ajouté, ont été commis par les Turcs contre les chrétiens sur la frontière persane.

La présence des Allemands et l'influence qu'ils ont exercée a été, a ajouté le comte de Crewe, "une véritable malédiction aussi bien pour les chrétiens que pour la population musulmane."

Ils ont montré le mépris le plus complet et le plus cynique du pays et de ses habitants.

"Je regrette, a dit le lord président du conseil, qu'il soit impossible de prendre une décision immédiate pour supprimer de telles atrocités, mais ceux qui en sont responsables recevront à la fin leur juste punition.' '

DANS LA MER NOIRE

Les Ruses coulent cent cinquante voiliers turcs

Petrograd, 29. — Les torpilleurs et contre-torpilleurs russes de la mer Noire ont coulé 150 voiliers turcs dans les ports de Samsun et Riza, sur la côte de Trébizonde. C'est le raid le plus remarquable qui ait été accompli sur des navires turcs depuis le commencement de la guerre. Une canonnière a poursuivi et coulé un navire turc chargé de marchandises.

Le communiqué saivant sur les opérations dans le Caucase a été publié aujourd'hui:

"Dimanche, des attaques ont été livrées dans la région voisine de la côte. Une canonnière russe a coulé un navire turc transportant une grosse cargaison.

"Dans la direction de Mush, la résistance de l'ennemi continue. Les Turcs ont reçu de nombreuses troupes de renfort. Un de nos régiments de cavalerie a chargé avec furie, mis en fuite deux compagnies turques et repoussé ce qui restait de soldats sur la rive droite de l'Euphrate.

"Dans la mer Noire, les torpilleurs et contre-torpilleurs russes ont bombardé Samsug et Riza et ont détruit 150 voiliers turcs près de la côte d'Anatolie."

LES MUNITIONS EN ANGLETERRE

De nouvelles manufactures nationales sont établies

Londres, 28. — Seize manufactures nationales de munitions ont été établies en Angleterre et, après s'être consulté avec le ministère de la guerre français, le gouvernement anglais a décidé d'établir encore dix autres grandes fabriques de munitions.

Ce renseignement a été donné ce soir à la chambre des communes par M. Lloyd George, ministre des munitions, qui a parlé des progrès réalisés par son département en triomphant du manque de munitions qui a empêché le corps expéditionnaire britannique de remporter tous les succès qu'il aurait pu remporter.

Ces nouvelles manufactures vont être érigées dans le voisinage des arsenaux et des manufactures d'armes actuellement existantes et, a ajouté M. Lloyd George, la production des munitions sera doublée dans quelques semaines.

"Cela, a ajouté le ministre, ne nous permettra pas seulement de venir en aide à nos soldats, mais leur permettra également de s'ouvrir un chemin qui les mènera à la victoire."

DEUX ABIMES QUI S'APPELLENT

Si on demandait à quantité d'hommes: que cherchez-vous? Bien des fois on recevrait cette réponse: Je cherche un coeur! un coeur qui puisse comprendre le mien, un coeur qui puisse recevoir le trop plein du mien, un coeur qui puisse combler le vide du mien! Mais ce qu'ils cherchent le trouvent-ils? Hélas! ici-bas que de déceptions! Et déceptions d'autant plus amères que le besoin qui fait chercher est plus réel!.. Et pourquoi ces déceptions sont-elles si générales? pourquoi se renouvellent-elles tous les jours? Parce qu'à la plupart de ceux qui ont cherché et qui n'ont pas trouvé, on pourrait adresser cette parole de saint Augustin: "Malheureux où courez-vous? le bien que vous cherchez ne se trouve qu'en Dieu". Et dire qu'ici-bas Dieu est si près de nous! N'est-il pas présent dans le très-saint-Sacrement? C'est donc au tabernacle, dans la vivante personne du Verbe incarné, et là seulement que se trouve ici-bas le Coeur dont le nôtre a besoin, le seul Coeur qui comprend tous les mystères du nôtre, un Coeur toujours prêt à recevoir ce qui déborde du nôtre; un Coeur que l'aspect d'aucune faiblesse ne resserre, un Coeur dont les bontés, les amabilités infinies suffisent à l'amour de tous les coeurs!

Oh! pourquoi tant d'âmes ignorent-elles l'existence du Coeur Eucharistique de Jésus, pourquoi surtout tant d'âmes qui en connaissent l'existence semblent-elles ignorer les trésors qu'il renferme? N'est-ce pas à cette ignorance fatale qu'il faut attribuer le désespoir, pour ainsi dire continu, avec lequel certaines âmes traînent le poids de leur existence? Elles cherchent, elles cherchent toujours... quelquefois elles semblent avoir rencontré et au moment où elles croient pouvoir se reposer, trouver un appui pour leur faiblesse tout leur échappe.. Pauvres victimes d'une illusion amère, elles vont recommencer leur course, se laisser séduire par quelque nouvelle illusion pour tomber dans quelque nouvelle déception! Ainsi leur vie se passera entre ces deux mystères toujours inexpliqués: mystère du côté des besoins du coeur et mystère du côté des objets qui doivent satisfaire le coeur avide d'affection et lui donner la paix.

C'est ce double mystère que nous désirons entretenir nos pieux lecteurs, en leur rappelant que si le coeur de l'homme est un abîme, le Coeur Eucharistique de Jésus en est un autre et que ces deux abîmes s'appellent parce qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

Le coeur de l'homme est un abîme de souffrance et le Coeur Eucharistique de Jésus, un abîme de compassion; le coeur de l'homme est un abîme de faiblesse et le Coeur Eucharistique de Jésus, un abîme de force; le coeur de l'homme est un abîme d'amour, qu'aucune créature ne peut combler, et le Coeur Eucharistique de Jésus un abîme d'amabilités dans lequel tout amour doit trouver son repos et son bonheur.

Développons ces trois pensées et l'on verra avec quelle justesse on applique à ces deux coeurs la parole du prophète: "Voilà deux abîmes qui s'appellent".

B. M., c. ss. R.

(A suivre)

LES "VITRIERS"

D'où vient le nom de "vitriers" donné à nos chasseurs? Le **Bulletin des Armées** répond:

"Le 23 février 1848, lorsque les commerçants des rues du Cygne, du Cloître-Saint-Jacques, Saint-Denis, Saint-Martin, ayant appris que le banquet de la Réforme n'aurait pas lieu, s'avisèrent d'élever des barricades, on fit venir de Vincennes, au pas de course, les petits chasseurs d'Orléans, qui furent reçus par des coups de fusil tirés des barricades et aussi à travers les barreaux des persiennes fermées.

"Ces chasseurs d'Orléans se mirent à commander: "Ouvrez les persiennes! Fermez les croisées!"

"Les habitants qui n'obéissaient pas à cet ordre étaient sûrs qu'il ne resterait pas un seul carreau à leurs fenêtres. Le 25, le peuple étant victorieux, les chasseurs d'Orléans reprirent le chemin de Vincennes. On leur criait: "Voilà les vitriers qui passent!"

"Dès ce moment, chaque fois qu'on rencontrait un de ces petits soldats, on s'amusait à dire: "Au vitrier! Au vitrier!" Les journaux s'emparèrent du mot. C'était fini. Les chasseurs d'Orléans, devenus les chasseurs de Vincennes, étaient baptisés.

"Et nos "vitriers" n'ont jamais craint la casse."

SOUS LA MITRAILLE

A la bayonnette. Mines qui sautent. Attaque et contre-attaque.

La bataille en Artois,
Mercredi, 30 juin 1915.

Monsieur Héroux,
Directeur de la **Liberté.**

Cher monsieur,

Ceci est le récit fidèle des engagements auxquels j'ai participé au cours des opérations qui se sont déroulées sur les pentes trop célèbres, surtout trop sanglantes, de Notre-Dame de Lorette, Noulette, Souchez et qui ont eu lieu du 15 au 18 juin courant. Je le destine aux lecteurs de la **Liberté;** de cette façon, les vrais coeurs français et épris de justice pourront juger de ce qu'est une bataille moderne, toute faite de canons et de mitrailleuses contre un ennemi invisible, puissant, très fortifié et résolu à s'accrocher désespérément aux fameuses positions qu'il occupait naguère, convaincu qu'elles étaient inexpugnables et ne cédant qu'après trois attaques énergiques. Nous les avons chassés de haute lutte, l'épée dans les reins; nous avons, hélas! subi de lourdes pertes. Les pentes suent le sang et l'odeur dégagé par cette multitude de cadavres en décomposition, toujours découverts et déchiquetés par les obus, est atroce, vous prend à la gorge et vous fait frémir. Voilà les beautés de la guerre de 1914-1915, déchaînée par le maniaque dangereux qui a nom Guillaume II, et sa bande d'hobereaux—Boches.

Le 15 juin au soir à 8 heures, nous recevons l'ordre de marcher en avant: le régiment s'assemble et quitte le village où nous étions au repos pour quelques jours. La soirée est chaude, l'odeur de la campagne couverte des blés, parsemée de coquelicots rouges et de fleurs bleues, est enivrant. Le soleil couchant rougit à l'horizon, le silence est complet; ni rires ni de plaisanteries parmi les soldats au contraire de l'ordinaire. Nous sommes avertis du mouvement que l'on doit faire le lendemain et chacun a conscience et pense au devoir qui lui incombe et à l'ouvrage à faire demain. La chaleur est accablante, le pas des troupiers résonne fortement sur la route toute blanche. Nous la quittons au sortir du village où la population selon son habitude nous fait des ovations et encourage les soldats qui vont combattre demain. La colonne suit les chemins de traverse, elle se tronçonne en petits fragements de demi-section pour donner moins de prise au feu de l'artillerie allemande et pour se dissimuler autant que possible à la vue des avions et ballons boches. L'on n'entend que le cliquetis des baïonnettes et des fusils alternant avec le grondement du canon. La colonne arrive aux boyaux de communication, nous les connaissons jusque dans leurs moindres détails; depuis le mois de janvier que nous y passons. Nous arrivons en première ligne à 10 heures et demie. La nuit est noire, l'on s'installe de son mieux, chacun veille à tour de rôle, les autres sommeillent assis sur leurs sacs, réveillés de temps en temps par des fusillades et des obus éclatant tout près avec un bruit terrible, illuminant la nuit; les éclats sifflent et tombent partout, mais l'on ne s'en inquiète guère: c'est la chanson et le refrain quotidien.

Le matin arrivé, le "jus" arrive. Chacun tend son quart et déguste le liquide apporté par les cuisiniers qui apportent en même temps le repas, mais frugal, de la journée entière. Une chopine de vin à chacun, son pain, viande, etc., la plupart balancent leur viande au-dessus du remblai et mangent de suite leur légendaire salade aux patates, ce que l'on mange le mieux aux tranchées; car cela donne l'appétit et je vous assure que parfois on n'en a pas à revendre. A la guerre comme à la guerre, l'on s'y fait, moins au goût insipide des morts, des détritus; cela vous coupe l'appétit net et chacun se regarde ayant la même pensée, "au Rabiau de Barbaque, il y en a trop de la fraîche ici et elle sent fort".

Tout à coup, grand tumulte; sac à mettre de côté pour la charge à la baïonnette; un homme qui est mon ami a la garde des sacs; ordre de passer à l'avant dans la sape. Il fait à peine jour, deux heures et demie, nous avons mangé à une heure, l'on va serrer la ceinture d'un cran pour la journée, car les cuisiniers ne reviendront plus avant demain à cause du bombardement qui va se faire sentir tout à l'heure. Je suis désigné avec deux de mes camarades pour ouvrir une brèche dans la sape qui est faite de sacs de terre, pour avoir plus de facilité et de vitesse dans l'escalade du remblai au moment de l'assaut. L'endroit est dangereux, mais aidé de la Force Divine, de la confiance que j'ai au Sacré-Coeur de Jésus et de Marie, ayant encore eu la suprême joie de communier le dimanche précédent, car jamais au repos, je manque cette grande faveur que Dieu accorde à ceux qui l'aiment, à ceux qui le prient d'être forts dans la tentation, d'obtenir le vrai courage et l'esprit de sacrifice au moment du danger. L'on communie dans les églises bombardées, ajourées comme de la dentelle: les pierres et la maçonnerie jonchent les nefs, les éclats d'obus ont défiguré les statues, brisé confessionnaux, chaises, tableaux, etc... tas de vandales, oh! qu'elles sont tristes ces églises éventrées, comme la statue du Sacré-Coeur a l'air abandonnée! C'est près de Lui, dans ce sanctuaire désolé, aux pieds de Jésus, que je vais confier mes peines et mes craintes, demander les grâces de protection pour ma mère, mes frères, ma soeur, tous les êtres qui me sont chers, le prier pour qu'il daigne veiller sur moi, que je sois fort devant le péché, dans le combat; puis je sors calme, confiant, résolu, je suis presque heureux et fort pour les nouvelles luttes.

Ayant ouvert la brèche, nous déguerpissons au plus vite, reprenons nos places, salués par quelques obus de 77, mais passez petits frères, il est trop tard, et pour notre peine l'on nous récompense de deux doigts d'eau-de-vie dans un quart pour se réchauffer.

A 11 heures moins le quart du matin, nous voyons arriver le lieutenant qui commande ma compagnie, la 9ème, avec ses hommes de liaison; il a baïonnette au canon. Je demande à la liaison ce que cela signifie, et lui de me répondre avec un air de mystère, tout bas: "l'on attaque dans sept minutes". Oh! là, là, gare la casse alors: je leur communique ça aux camarades, chacun devient encore plus sérieux et plus d'un a pâli, mais l'émotion, quelque brave que l'on soit, vous étrangle quand même, car nous savons ce que c'est, nous savons qu'il faut courir sous la mitraille de toute sorte, sur la tranchée boche qui se trouve dans le "fond du Buval", position défendue avec opiniâtreté. Trois attaques déjà sur ce point ont échoué, malheureusement avec des pertes; la preuve en est là, ces corps allongés, couleur gris-bleu, attestant plus que tout argument et parlant assez à notre coeur pour donner une émotion bien légitime; mais nous n'avons guère le temps de faire des réflexions plus ou moins gaies. Tout à coup, sur notre droite, dans la plaine, un fourmillement, nos troupes, celles du Maroc, les Zouaves et d'autres, ont déclanché le mouvement, l'attaque se mène rondement, sans préparation spéciale d'artillerie; le spectacle est imposant, tous en ligne, trois rangs se suivent déployés en tirailleurs. Ils courent comme des lièvres, les Boches! Leurs tranchées ont été pulvérisées par le feu de nos canons, les jours précédents. Le reste des Boches se sauve ou se rend. Les nôtres foncent toujours avec la même ardeur sur la 2ème et 3ème lignes allemandes; presque pas de pertes; ils rattrapent les Boches, les percent à coups de baïonnette, car eux les noirs ne font aucun prisonnier et l'ennemi le sait parfaitement bien, car il met un entrain merveilleux dans sa fuite éperdue. Quelle boucherie! Grand Dieu! les nôtres ont franchi la dernière ligne et foncent tête baissée sur le village. D'ici où nous sommes, nous voyons l'acier des baïonnettes qui scintille au soleil; les uns les abaissent et les relèvent. On sait ce que cela signifie: ici, elles ont une drôle de teinte. Là devait s'arrêter notre contemplation. Les nôtres, courant sur le village, se sont couchés sur les champs en tirailleurs; ils se sont trop avancés maintenant et sont pris d'enfilade, des feux de mitrailleuse, les obus, tout s'en mêle, il faut qu'ils se replient à tout prix au risque d'être massacrés en détail; ils le font en bon ordre jusqu'à la dernière ligne boche et y restent.

Maintenant la crête de Lorette où nous sommes semble se couvrir d'un manteau bleu, ce sont les nôtres, mon régiment, et nous autres, le lieutenant crie "la 9me en avant"! Ca y est, l'ordre est donné, chacun suit l'autre jusqu'à la brèche prâtiquée dans le remblai, et là on escalade, mais cette fois, l'on peut à peine déboucher, car l'ennemi très avisé et prudent, sait bien que c'est ici, où je suis, qu'est le danger; il sait que si on enlève le "fond de Buval" si redouté de nous et si défendu par eux, il sera définitivement chassé de ces fameuses crêtes où depuis si longtemps, il a mis tant d'acharnement à se maintenir, dont il a si bien organisé les défenses, fortifié chaque tranchée, chaque fortin; il sait qu'il sera obligé d'évacuer les alentours et de reculer. C'est pour cela que cette fois, il tourna contre nous, concentra sur nos tranchées, toute son artillerie grosse et petite, les marmites de 220 tombaient avec un fracas terrible, le 77 sifflait, les 105, tout dégringolait: il fit un feu de barrage tel que nous reçûmes l'ordre et fûmes obligés de nous replier en toute hâte: l'enfer est déchaîné maintenant, toute l'artillerie frappe, on n'entend plus rien, l'air est saturé de poudre, l'on étouffe, l'odeur est âcre, ce n'est qu'un bourdonnement. Les morceaux de fer tombent comme grêle, les projectiles creusent la terre et font voltiger soldats, cadavres, pierres, sacs de terre; oh! c'est horrible, quel fracas, les hommes sont fous: nous sommes entourés de feu et de fer, c'est un miracle. Les obus tombent sur le remblai, devant, derrière, les shrapnelle éclatent audessus de nous, les camarades s'abattent, blessés, morts. La chaleur est torride, les soldats tremblants sont peletonnés l'un contre l'autre: le lieutenant est pâle. "Il faut garder la sape, crie l'officier, les Boches vont sûrement contre-attaquer!" Il fait pourtant clair soleil, il est à peine midi, mais il fait nuit ici. La fumée des obus et la terre soulevée assombrissent tout; nous sommes couverts de terre, tout blancs comme des meuniers, les yeux rougis par la poudre. Oh non! c'est affreux! Les obus tombent deux ou trois à la seconde; c'est l'enfer, à ce moment terrible, où le monde semble fuir devant vous, où vous vous sentez perdus. Mes yeux se tournèrent vers le ciel, je priai Marie, la mère du soldat, j'adressai une prière fervente, oh! combien triste. Toujours ces moments tragiques resteront gravés en moi. Je demandai à Jésus de veiller sur moi, je pensai à Saint-Léon, au Manitoba, à ma mère; je me dis: "si elle pouvait savoir le danger que je cours, la souffrance, morale et physique, que j'endure, mais elle ne le peut pas savoir": alors je prie et je la confie à Dieu et je deviens calme et confiant. Oh! quel calme et quelle sérénité d'âme en cet enfer, comme Dieu exauce les prières de ceux qui mettent leur confiance en Lui. Et Marie? Il me semblait qu'Elle étendait sur moi sa main bénie, me couvrait de son manteau virginal; pas d'heures dans ma vie où je vivrai d'aussi cruels instants; et j'étais fort. Sous les obus avec un sergent blessé un peu à l'épaule, je gardai la sape. Longtemps après un autre vint me remplacer. Vers 2 heures, la canonnade se ralentit et cessa tout à fait; seules nos pièces lourdes crachaient la mitraille sur les réserves boches, sur les maisons que nous voyions sauter en l'air, sur les bois voisins; alors je me risquai un peu et regardai à l'entour de nous. Beaucoup de nos camarades étaient couchés là pour toujours; oh! quel triste tableau: sur l'autre versant, dans les trous faits par nos obus, des cadavres boches étaient étendus, fauchés et broyés par nos pièces. Dans toute cette échaffourée, je reçus juste un éclat d'obus au bras gauche, la capote traversée ainsi que ma veste et ma chemise; il resta là, sur la peau pas une égratignure: je le conserve dans mon porte-monnaie, c'est un souvenir authentique. Donc, en cette fameuse journée du 16 — les deux ailes droite et gauche avaient avancé faisant bon nombre de prisonniers, capturant mitrailleuses et butin de toutes sortes et en infligeant d'assez lourdes pertes à l'ennemi; mon bataillon fut assez éprouvé, plus de cadres, l'effectif réduit à moitié. La distance séparant notre sape à la tranchée ennemie était de 80 mètres. Ce fut toute la soirée et la nuit, une lutte à coups de grenades détruisant les ouvrages ennemis. La nuit venue, l'on envoie une patrouille juger l'état du terrain et se renseigner sur la force de l'adversaire et où se posaient les mitrailleuses qui nous avaient causé de si grands torts; la patrouille sortit en rampant et revint à bon port, en rapportant les renseignements demandés. Nous reçûmes l'ordre que nous ne serions relevés que lorsque le trop fameux "fond de Buval" serait en notre possession, perspective peu rassurante parce que nous connaissions l'endroit et en avions éprouvé la puissance défensive; cela nous édifiait assez sur ce qui nous restait à faire.

Le commandement supérieur s'étant aperçu que la lutte de front en plein jour était à peu près impossible, sans faire de véritables hétacombes d'hommes, résolut d'user d'un stratagème plus sûr et moins vulnérable; l'on attaquerait le 17 au soir dans la nuit, en rampant en tirailleurs et en avançant par bonds en se dissimulant dans les trous d'obus assez creux et larges pour ensevelir six chevaux au moins. Toute la journée du 17, nous reçûmes un furieux bombardement, causant de lourdes pertes dans la Compagnie de mon camarade venu comme moi de Saint-Léon, Manitoba — il s'appelle Forini Louis. Souvent je songeais à lui et me demandais s'il se pouvait qu'un être vivant put encore rester sous une avalanche d'obus de gros calibre 220 et 280.

Tout fut bouleversé, mais nous restâmes à notre poste: la nuit vint enfin et le signal de la marche en avant arriva. Nos soldats s'égrenèrent en tirailleurs et arrivèrent sur la tranchée boche par surprise. Nous étions tous munis de deux grenades et une véritable grêle de fer s'abattit sur les Allemands: ils se défendirent bravement, ils se rendirent enfin, n'étant plus qu'une douzaine dont un officier: tout le reste fut tué ou se sauva. Un spectacle d'horreur sans nom s'ouvrit à mes yeux: bouleversement général, abris pulvérisés, trous énormes faits par nos obus de 270 et devenu d'horribles charniers humains, les morts s'entassaient comme des buches de bois, en putréfaction. Que c'est horrible! partout des cadavres; je tombe sur un tas de morts, au moins 6, je trébuche, je crois que c'est un bâton, et horreur! c'est une jambe. Brrr... quel frisson. Un cimetière allemand s'étale à perte de vue, parsemé de croix qui ont résisté aux obus. Partout ici, la mort parle avec une sinistre éloquence, l'odeur est suffocante; je ne vois pas comment les Boches pouvaient rester ici sans être malades, étant donné qu'ils ne mettent pas de chaux sur les cadavres; la lune se lève sur un spectacle pareil; c'est ici que le coup vaut la chandelle pour ne pas avoir peur des "fantômes", mais nous craignons plus les balles et les obus que les revenants. Pas de pertes dans l'attaque, mais il faut nous hâter de faire une tranchée et la mettre en état de défense, au plus tôt, avant le jour, pour résister et se mettre à l'abri des obus et être assez retranchés pour pouvoir repousser au cas où aurait lieu une attaque boche; il nous reste une heure et demie de nuit pour travailler; pour tout instrument de travail, nous avons seulement nos outils portatifs, bien piètres, mais l'officier dit: "Dépêchons-nous, il faut que pour le jour qui vient, nous ayons construit une tranchée, ou bien nous sommes tous perdus". Alors l'on se met à l'ouvrage, peinant, suant, rien dans l'estomac et nous n'aurons rien avant le lendemain au matin. Oh! là, là, et pour débuter les obus commencent à venir, car les Boches sont enragés et ne lâchent pas; ils ont reculé loin, on ne sait où. L'on envoie des patrouilles partout et on les découvre près du village, de l'autre côté de la route d'Arras que nous occupons. Notre artillerie répond et tape dur et ferme, le vacarme recommence; le jour est arrivé, l'on ne peut plus travailler, notre tranchée n'est pas finie; il faudra rester couché ou accroupi 18 heures, jusqu'à la nuit où nous serons remplacés par d'autres.

En attendant les marmites arrivent; on les entend venir de loin avec un susurrement grandissant; deux tombent coup sur coup dans la tranchée en semant la mort et la souffrance; la fumée dissipée, les cris des blessés nous remplissent les oreilles, les autres au nombre de cinq sont morts (et six blessés, je crois); un peu après, une marmite nouvelle tombe tout près devant moi et mon camarade de tranchée; nous sommes à moitié recouverts de terre et abasourdis par la détonation, par le déplacement d'air, mais aucune blessure. Je n'ai pas peur; et l'on dit: ah! les bandits, ils veulent notre peau, ce n'est pas assez de la graisse! L'on se couvre de notre sac sur la tête et les jambes repliées sous soi, voilà la fameuse position dans laquelle nous sommes restés 18 heures mortelles. Oh! que le jour paraît long, en ce temps-là, et rien à manger ni à boire, qu'un peu de "singe", viande conservée du soldat; il est vrai que l'odeur des cadavres qui sont tout près de nous, nous nourrit. Vers le soir, les aéroplanes français évoluent au-dessus de nous et reconnaissent les positions ennemies. L'on en compte douze, c'est superbe; ils sont violemment canonnés, mais ils s'en moquent et continuent à évoluer là-haut; on les regarde et le temps passe.

La nuit arrivée, la relève vint à 10 heures, et nous partîmes heureux, quittant sans regret pour y revenir encore plus tard, hélas, ces endroits sinistres et voir ces lieux de cauchemar. Toujours est-il que nous sommes en bonne santé, quoique harassés de fatigue; nous cheminons gaiement; nous allons au repos pour trois semaines, les autos-camions sont là qui nous attendent à 6 kilomètres pour nous transporter à 46 kilomètres en arrière, dans un joli site plein de verdure et de tranquillité et ce qu'il y a de meilleur, loin du bruit et des marmites. C'est ici, le lendemain de notre arrivée que je vous fais ce récit aussi bref que possible et j'espère que vous aurez pour moi l'indulgence nécessaire à un soldat qui lutte depuis les sept mois qu'il a quitté le Manitoba.

Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Bien à vous,

Lucien Kern.

Soldat au 149e d'infanterie,
9me Compagnie, En campagne,
Secteur postal No 116.

SACRE-COEUR

Le R. P. Portelance, o.m.i., a repris la direction de la paroisse après plusieurs semaines d'absence passées auprès de sa mère gravement malade à Montréal.

* * *

Soeur Marie-Noël, maîtresse de la 3e classe, est l'hôpital Saint-Boniface où elle doit subir une opération.

* * *

Le R. P. Brassard, o.m.i., prendra quelques semaines de vacances à Kenora.

* * *

Les Enfants de Marie profiteront de l'excursion du 9 pour faire un pique-nique à Saint-Laurent.

* * *

Les Cadets du Sacré-Coeur viennent de faire une jolie promenade à Saint-Laurent. Quelle journée idéale pour ces petits amis du Sacré-Coeur, que celle qu'ils ont passée sur les bords du Lac Manitoba. Merci à tous ceux qui nous ont procuré ce grand bonheur; cordial merci entr'autres à M. et Mme Sala, M. et Mme Aubin et au bon Père Péran, o.m.i.

* * *

Les Dames de Sainte-Anne ont eu leur élection annuelle la semaine dernière. Ont été élues:
Président: Mme Th. Roy.
1ère vice-prés. Mme V. Rho.
2me vice-prés. Mme P. Lacasse.
Secrétaire: Mme H. Beaudry.
Trésorière: Mme G. Chouinard.
Sacristine: Mme O. Marquis.
Conseillères: Mmes Pélissier, Pomerleau, St-Germain, Pinsonneault, Paré, Piédalue, Archambeault, Gareau.

* * *

On annonce pour ce mois-ci le mariage de M. J.-A. Rhéaume avec Mlle Paquette ainsi que le mariage de M. Victor Dubois avec Mlle Catherine Hano.

* * *

Le R. P. J. Decelles, o.m.i., missionnaire à Saint-Pierre de Montréal a prêché avec grand succès une retraite à l'Ile des Chênes, chez son frère le Curé Decelles. Après avoir passé une journée chez son ami le Père Portelance, le Père Decelles est parti pour Sainte-Rose du Lac, où il visitera plusieurs confrères et amis.

* * *

Mlle Annette Dostert, institutrice à l'école du Sacré-Coeur, est à Montréal depuis quelques semaines. Elle ne reviendra qu'à la fin d'août pour reprendre sa classe. Ses élèves soupirent après son retour.

* * *

M. Ernest Paré, qui partira pour le front sous peu, était en visite chez sa mère.

* * *

Mlle Délia Lalonde est en villégiature à Saint-Laurent, l'hôte de Mme J. Collon.

* * *

M. et Mme D.-D. Pinsonneault, 595 rue Alverstone, ont eu la douleur de perdre leur fillette âgée de 16 mois. Les funérailles ont eu lieu le 30 juillet à l'église du Sacré-Coeur. Le R. P. Brassard, o.m.i., officia à l'église et au cimetière.

* * *

Pour la semaine com le 1er aout.

M. Geberd écrit concernant sa femme. "Ma femme fut malade très longtemps", écrit M. Chas. Geberd, de Pincher Creek, Alta. "Ses cuisses étaient énormément enflées. Un médecin la soigna pendant cinq ans, mais il ne lui apporta aucun soulagement. Je commandai alors une caisse-échantillon de Novoro du Dr Pierre qu'elle employa et cela l'a complètement guéri."

Lorsque tout autre chose a failli, prenez le Novoro du Dr Pierre; mais pourquoi attendre jusqu'à ce moment-là? On ne gagne rien à attendre. Employez-le maintenant sans délai, et remarquez son effet curatif. La première bouteille démontrera ses mérites.

Ne demandez pas le Novoro du Dr Pierre dans les pharmacies. On ne peut pas l'obtenir là. Des agents spéciaux fournissent au public ce remède herbeux populaire, ou vous pouvez l'obtenir, libre de droits, directement du laboratoire des fabricants. le Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

ACADEMIE SAINT-JOSEPH

Voici le résultat des examens de piano des élèves du couvent des Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie, Saint-Boniface.

L'examinateur était M. F. L. Willgoose, bachelier en musique, représentant l'Université de London, Ont.

Grade IV. — Avec grande distinction: Mlle A. Gagné, 91½%.

Grade III. — Avec grande distinction: Mlles M.-A. Béliveau, 95%, A. Bernier 92½%, M. Kelpin 91%, M. Davey 86%. Avec distinction: Mlle J. Smith, 79%. D'une manière satisfaisante: Mlle A. Baril, 71%.

Grade II. — Avec grande distinction: Mlles M. Van Belleghem, 91½%; J. Lavoie, 89½%; M. Mager, 89%. Avec distinction: Mlles E. Longpré, 81%; Y. McMillan, 80½%; L. Maurier, 80%.

Grade I. — Avec grande distinction: Mlles J. Blanc, 88½%; J. Marcoux, 88%. Avec distinction: Mlle E. Heron, 83%.

Grade III. — Harmonie.—Avec distinction: Mlles A. Gagné, 82%; C. Fortier, 76%. D'une manière satisfaisante: Mlle A. Willan, 69%.

Grade II. — Théorie. — Avec grande distinction: Mlles C. Toupin, 100%; J. Smith, 100%; M.-A. Béliveau, 98%; A. Baril, 93%; M. Kelpin, 91%; I. Marion, 85%. Avec distinction: Mlle Y. McMillan, 80%. D'une manière satisfaisante: Mlle E. Longpré, 66½%.

Médaille d'or offerte par l'Université à l'élève qui a conservé 95%, méritée par Mlle M.-A. Béliveau.

POUR SAN FRANCISCO

Mlle Cordélie Dubuc, de Norwood, est partie mardi dernier avec l'excursion du **Telegram** en route pour l'exposition Panama.

CHANGEMENTS AU COLLEGE

Le R. P. Grégoire Féré devient recteur, succédant au R. P. Gagnieur. Ce dernier s'en va à Guelph, Ontario. Le R. P. Brodeur devient professeur de philosophie, le R. P. Paulin Bleau, professeur de versification, le R. P. Alex MacDonald est surveillant. Les RR. PP. Leveillé et Beaulieu sont professeurs de Rhétorique et de Belles-Lettres. Les RR. PP. Roby et Sauvé vont à Montréal pour leurs études de théologie.

LE R. P. FOX S.J., EST DECEDE

Le R. P. Martin Fox, s.j., professeur de philosophie et de théologie au Collège de Saint-Boniface, est décédé mardi dernier à l'âge de 56 ans. Il était malade depuis trois mois.

Ses funérailles ont eu lieu jeudi le 29 au collège de Saint-Boniface. Le R. P. Recteur dit la messe de Requiem. Après le chant du Libera, le corps fut transporté à la cathédrale où un nouveau Libera fut chanté. La levée du corps fut faite par Mgr Dugas. Le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Boniface.

Le défunt avait été longtemps professeur au Collège, et la plupart de nos hommes marquants d'aujourd'hui ont étudié sous lui.

L'EXPEDITION RAYMOND

Deux jeunes gens de Saint-Boniface, MM. W. Raymond et L. Bétournay, à la recherche d'aventures, sont partis jeudi dernier pour un voyage de 270 milles en canot. Ils descendront la rivière Winnipeg de Minaki au Fort Alexandre, puis ils contourneront le Lac Winnipeg par le sud et se rendront à Winnipeg Beach. Ils comptent parcourir la distance en dix jours.

GENEREUSE SOUSCRIPTION

Mlle Couture a remis au Fonds Patriotique du Manitoba la somme de $19 recueillie à Fisher Branch.

MANIFESTATION D'ADIEU

A l'occasion de son départ pour l'Est où il ira poursuivre ses études théologiques, les nombreux amis du R. P. E. Roby, s.j., lui ont fait hier soir une jolie manifestation d'adieu. La réunion a eu lieu au Collège dans les salles du Cercle LaVérendrye dont le R. P. E. Roby, s.j., a été durant trois ans le dévoué directeur. Les membres du cercle lui ont présenté en souvenir du Manitoba une jolie pipe une blague à tabac et une boîte de tabac.

LE CONTROLE PARLEMENTAIRE

Les députés français demandent à pouvoir l'exercer librement

Paris, 27. — Un mouvement en faveur du contrôle parlementaire direct des administrations civiles et militaires a eu lieu à une conférence entre les chefs des groupes de la chambre des députés. Ils ont décidé d'adopter un système semblable à la commission gouvernementale qui existait pendant la grande révolution.

On propose d'accorder aux députés le droit de pénétrer où bon leur semblerait, même sur le front, pour examiner la manière dont fonctionnent les différents services.